J. Tichborne — à Reims
14 7.bre 1806

ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, rue Pavée Saint-André.
DE BURE L'AÎNÉ, quai des Augustins.



Vernetin Del. Guyard Sculp.

C'est un enfant qui m'apprit ces nouvelles.

LES SIX NOUVELLES DE M. DE FLORIAN,

Capitaine de dragons, et Gentilhomme de S. A. S. Mgr LE DUC DE PENTHIEVRE; des acad. de Madrid et de Lyon.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité. LAMOT. fabl.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXIV.

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MADAME LA PRINCESSE

DE LAMBALLE.

PRINCESSE, pardonnez, en lisant cet ouvrage,
Si vous y retrouvez crayonnés par ma main
Les traits charmants de votre image :
J'ai voulu de mon livre assurer le destin.

Pour embellir mes héroïnes,
A l'une j'ai donné votre aimable candeur,
A l'autre ce regard, ce sourire enchanteur,
Ces graces à la fois et naïves et fines;
Ainsi partageant vos attraits
Entre ma Célestine, Elvire et Félicie,
Il a suffi d'un de vos traits
Pour que chacune fût jolie.

BLIOMBÉRIS,

NOUVELLE FRANÇOISE.

J'AI toujours aimé les romans de chevalerie, sur-tout ceux dont les héros sont françois. La valeur, l'esprit, les graces, l'étourderie même des guerriers de cette nation les rendent plus aimables et plus intéressants que tous les autres. Il semble que c'est pour des François que la chevalerie dut être inventée; et cependant ils ne veulent plus de ces livres qui enchantoient leurs aïeux.

Je crois avoir trouvé la raison de ce peu de goût pour les histoires de chevalerie. Certainement nos officiers sont aussi braves et aussi galants que les anciens paladins; nos princesses et nos jeunes dames sont aussi belles et

aussi tendres que celles d'autrefois : mais cette scrupuleuse fidélité, cette éternelle constance, dont parlent à chaque page nos vieux romans, ont rendu leur lecture insipide. On auroit passé les géants pourfendus ; on n'a pu passer les amants fideles. De telles fictions ne nous peignent rien, et l'on a rejetté des livres qui étoient trop loin de nos mœurs.

Je veux pourtant vous raconter la vieille histoire d'un chevalier de la table ronde. Vous y verrez, comme dans toutes leurs chroniques, des combats, de l'amour, des aventures. Je ne vous apprendrai rien de nouveau : en fait de mensonges, l'on a tout dit ; mais, heureusement, on peut varier encore sur la maniere de mentir.

PHARAMOND régnoit en France ; il avoit soumis par ses armes tous les

rois de cette contrée. La belle Rosemonde partageoit son trône, et lui étoit plus chere que sa gloire même. Le monarque françois, après quarante années de victoires, s'étoit apperçu que le bonheur n'est pas dans les conquêtes ; et il ne s'occupoit, dans Tournai sa capitale, que de rendre heureux son peuple, son épouse et ses enfants.

Le prince Clodion, son fils, à peine à sa seizieme année, s'étoit déja signalé dans plusieurs occasions. Accoutumé aux armes dès l'enfance, il avoit appris à combattre à côté de Pharamond. Le nom de son pere, le vaste empire sur lequel il devoit régner, son courage, sa bonne mine, et sur-tout les flatteries de ses courtisans, avoient inspiré à ce jeune prince une excessive vanité. Aussi heureux en amour que Pharamond l'étoit à la guerre, Clodion avoit vaincu autant de belles que son pere

avoit pris de villes. Fier de sa figure, de sa gloire et de sa naissance, le prince françois étoit le plus beau, le plus confiant et le plus étourdi des chevaliers de son temps.

Sa sœur, la charmante Félicie, n'avoit pas encore quinze ans, et surpassoit déja sa mere par ses attraits. C'étoit la moindre qualité de Félicie : elle sembloit dédaigner tous les dons qu'elle tenoit de la nature, pour ne s'occuper que de ceux qu'elle tiendroit d'elle-même. Elle cultivoit son esprit pour son plaisir, et non pas pour paroître instruite. Douce et modeste, elle oublioit toujours qu'elle étoit princesse, excepté lorsque la princesse pouvoit faire du bien. Félicie, dans l'âge où l'on sort à peine de l'enfance, étoit le refuge des malheureux, l'idole de son pere, et l'objet du respect et de l'amour de tous les chevaliers.

La petite Bretagne étoit tributaire de Pharamond, et divisée en plusieurs royaumes. Celui de Gannes étoit gouverné par le roi Boort, ou pour mieux dire par ses courtisans. Les princes foibles sont presque toujours cruels : Boort l'avoit prouvé en faisant périr sa fille Arlinde pour avoir donné le jour à Bliombéris. Cette princesse trop tendre n'avoit pu résister à l'amour de Palamede, l'un des plus célebres chevaliers de ce temps-là. Sa foiblesse lui coûta la vie ; le barbare Boort la fit précipiter dans un puits, et consentit à laisser vivre l'enfant de sa malheureuse fille.

Bliombéris, privé de sa mere en venant au monde, inconnu de son pere qui ne l'avoit jamais embrassé ; Bliombéris fut élevé à la cour du roi Boort. Son éducation fut négligée. Le pays de Gannes étoit à demi barbare : dans tout

le royaume il y avoit peu de savants qui sussent lire; à peine l'apprit-on à Bliombéris. Il étoit déja parvenu à l'âge de dix-sept ans sans savoir autre chose que bien tirer des fleches; exercice auquel il étoit très adroit, parcequ'il l'avoit appris tout seul. Bliombéris étoit bien fait, d'une physionomie plus douce que belle, l'air noble et franc; son cœur étoit tendre (il étoit fils de l'Amour), et son esprit étoit d'autant plus juste que personne n'avoit cherché à le rendre tel.

Bliombéris fut bientôt instruit du malheur de sa mere, et du nom de Palamede son pere: ce nom fameux faisoit trembler toute la cour du roi de Gannes. La crainte de voir revenir ce héros étoit la seule cause des égards que l'on avoit pour son fils: mais ces égards mêmes importunoient Bliombéris; il s'ennuyoit avec les barons gan-

nois, qui ne savoient rien, pas même se battre. C'étoit en vain que les baronnes cherchoient à le distraire; Bliombéris s'étoit apperçu qu'elles savoient faire l'amour, mais non le parler; et son cœur méprisoit l'amour qui ne se parle pas.

Tant de dégoûts lui firent chérir la solitude: il n'habita plus que les bois, où il exerçoit son adresse sur les cerfs et sur les oiseaux. La chasse le rendit misanthrope; la misanthropie en fit un sage. Bliombéris n'avoit que dix-huit ans; mais ses réflexions et le bonheur de n'avoir jamais été flatté lui avoient valu trente années d'expérience.

Le roi Boort avoit un fils qui ne ressembloit pas à son pere; ce fils s'appelloit Lionel, et avoit mérité par ses exploits d'être admis à la table ronde. A son retour d'Angleterre, il fut indigné du tribut que Pharamond avoit exigé;

et consultant plus sa valeur que la prudence, il engagea le nonchalant Boort à déclarer la guerre au monarque françois.

Pharamond ne crut pas sa présence nécessaire pour remettre sous l'obéissance un peuple battu tant de fois ; il voulut donner à son jeune fils le plaisir de terminer seul cette guerre, et le nomma son général.

Clodion transporté embrasse son pere, lui jure qu'avant un mois il fera son entrée à Tournai dans un char traîné par le roi Boort et son fils : il partage entre ses favoris le royaume qu'il va conquérir ; il fait cinq ou six fois la revue de son armée ; et, marchant à grandes journées, avant quinze jours il arrive sur les frontieres du pays de Gannes.

Lionel l'attendoit : le combat fut long et sanglant. Clodion fit des pro-

diges de valeur ; mais sa fougue et cette valeur même lui faisoient commettre des fautes. Bliombéris ne quittoit pas le brave Lionel : c'étoit la premiere fois qu'il voyoit une bataille ; et le jeune guerrier n'y perdit pas un instant ce sang froid qui caractérise le vrai brave. Mais ses efforts et ceux de Lionel n'auroient pas été capables d'arracher la victoire aux troupes de Pharamond. Déja Clodion, s'abandonnant à son impétuosité, avoit rompu le centre de l'armée : Lionel accourt pour s'opposer à ce prince, et commence avec lui un combat corps à corps qui laisse les Gannois sans général. Le lieutenant de Clodion, vieux guerrier, blanchi dans les batailles, profite du moment, rassemble les différents corps, donne le signal pour faire une attaque générale, et, sûr de sa manœuvre, il s'avance d'un air victorieux. Lionel est

occupé avec Clodion: les Gannois sont perdus; personne ne les commande; le désordre se met dans leurs rangs. Bliombéris, le jeune Bliombéris voit le danger, et le prévient: il jette son épée; il prend son arc, cette arme qui, dans ses mains, a toujours été mortelle; il choisit sa meilleure fleche, regarde le chef des François, et le frappe au défaut de la cuirasse. Le vieux guerrier tombe, ses troupes s'arrêtent, on s'empresse autour du mourant. Plus prompt que l'éclair, Bliombéris vole à ses escadrons; il fond à son tour sur les François, il les rompt, il les disperse, et bientôt le champ de bataille est couvert de morts et de fuyards.

Clodion abandonné frémit de honte et de rage: il porte un coup terrible à Lionel; et, perçant à travers l'armée victorieuse, il fuit, mais en héros, du côté opposé à son armée fugitive.

Bliombéris ne se laissa point emporter à la poursuite des François. Occupé de contenir ses troupes et d'empêcher le désordre, qui arrache si souvent la victoire, il fit voir dans cette journée qu'à la valeur du soldat il joignoit les talents du général. Bientôt Lionel reparut, et vint achever la défaite. Bliombéris alors ne s'occupa que d'arrêter le carnage; il fit respecter les prisonniers, les traita avec douceur et noblesse: et comme le sifflement des fleches et le bruit des armes ne l'avoient pas ému pendant le combat, de même les lauriers qu'il venoit de cueillir, les cris de victoire et les acclamations des soldats ne le firent pas sortir un instant de cette tranquillité que donne le contentement de soi-même. Bliombéris n'étoit sensible qu'au bonheur d'avoir servi son pays.

Cependant le fougueux Clodion,

au désespoir d'avoir été battu la premiere fois qu'il avoit commandé une armée, Clodion couroit les champs, incertain de ce qu'il devoit faire. Sa vanité venoit de recevoir un affront sanglant ; il n'osoit reparoître dans Tournai, après avoir distribué le pays ennemi, et commandé le char de victoire auquel il devoit attacher le roi Boort et son fils. Il résolut de ne plus retourner chez son pere qu'il n'eût effacé sa honte ; et s'embarquant pour l'Angleterre, il courut y chercher des aventures et des lauriers.

Tandis qu'il alloit porter son étourderie et sa valeur à la cour d'Artus, Pharamond apprenoit sa défaite. Ce monarque n'étoit pas accoutumé à de telles nouvelles. Il court à la vengeance ; et, s'armant de cette épée qui a donné la mort à tant de rois, il rassemble ses vieux guerriers, et marche

vers la petite Bretagne. Les François, impatients de venger leurs freres, portent le fer et le feu dans les états du roi de Gannes. Lionel, enivré du dernier succès, voulut marcher à l'ennemi; Bliombéris étoit d'avis de se retrancher et de l'attendre : mais le général l'emporta, et les troupes eurent ordre de se préparer à la bataille.

Elle ne fut pas un moment indécise. Pharamond se montroit, et tout fuyoit devant lui. Les Gannois en déroute entraînerent leur général. Bliombéris, après avoir fait des prodiges de valeur, s'efforçoit de sauver un corps de troupes qu'il commandoit; mais le roi de France vint l'attaquer lui-même. A peine les soldats de Bliombéris eurent apperçu les fleurs de lis que Pharamond portoit sur son bouclier, qu'une terreur soudaine les saisit : ils se disperserent, et le jeune Bliombéris resta

seul entouré d'ennemis. Rends-toi, lui cria Pharamond, c'est moi qui te demande ton épée. Bliombéris, dédaignant de faire des bravades inutiles, remit son épée au monarque, et le suivit dans son camp.

Peu de jours suffirent à Pharamond pour s'emparer de tout le pays de Gannes. Il fit payer les frais de la guerre au roi Boort, mit une garnison dans sa ville, et garda Bliombéris comme ôtage. Après avoir ainsi terminé cette expédition, le monarque françois fit chercher son fils Clodion dans toute la petite Bretagne : mais ses soins furent inutiles. Pharamond affligé reprit la route de Tournai, où Bliombéris le suivit.

En arrivant dans sa capitale, Pharamond trouva la joie répandue dans tous les cœurs : le bruit de sa victoire l'avoit précédé. Rosemonde et Félicie

venoient au-devant de lui, au milieu de tout un peuple qui célébroit le retour d'un roi chéri. Rosemonde s'attendoit à revoir son fils; les lauriers de son époux n'empêcherent pas ses larmes de couler, lorsqu'elle apprit qu'on ignoroit ce qu'étoit devenu Clodion. Félicie partageoit sa douleur, et pleuroit aussi en baisant les mains victorieuses de son pere.

Bliombéris, présent à ce spectacle, se reprochoit déja d'être la cause des pleurs de Félicie. La beauté de cette princesse lui faisoit éprouver une sensation qui lui étoit inconnue : il avoit beau détourner ses yeux, ses yeux revenoient malgré lui sur Félicie. Le sage, le prudent Bliombéris ne savoit plus où il en étoit, lorsque le roi le présenta à Rosemonde et à sa fille comme un prisonnier respectable par sa valeur : ensuite, prenant une épée,

Vous vous en servez trop bien, lui dit-il, pour qu'elle ne vous soit pas rendue. L'intérêt de l'état s'oppose à votre liberté; mais que rien ne vous retienne ici que votre seule parole. Bliombéris remercia le roi, et se troubla en le remerciant, parceque Félicie le regardoit.

Bliombéris s'apperçut bientôt que cette princesse réunissoit à ses charmes le cœur le plus droit, l'ame la plus sensible et l'esprit le mieux cultivé : cette découverte ne fit que l'enflammer davantage. Mais la premiere fois que l'on aime, on craint si fort que ce ne soit un crime, on espere si peu d'être aimé, que le plaisir de brûler en silence paroît encore un suprême bonheur. Bliombéris s'y livroit en tremblant : la cour de Pharamond étoit un séjour si redoutable pour lui! Ce jeune homme, qui n'étoit jamais

sorti de Gannes, qui avoit passé sa vie dans les bois, se voyoit transporté dans la plus brillante cour de l'univers : il osoit aimer la fille du plus puissant des monarques, celle qui dédaignoit les vœux d'une foule de princes. Pouvoit-il se flatter d'en être distingué, lui, fils inconnu d'un simple chevalier ; lui, cause malheureuse de l'opprobre et de la mort de sa mere ; lui enfin, dont tous les talents, tous les secrets pour plaire se bornoient à savoir aimer ?

Ces réflexions étoient accablantes pour un amant, et devoient rebuter un sage ; mais Bliombéris n'étoit plus sage. Il se fit toutes ces objections ; et après s'être bien dit qu'il alloit commencer le malheur de sa vie, après s'être bien convaincu que la raison lui prescrivoit d'étouffer son amour, il prit la résolution de s'y livrer et de passer les jours et les nuits à acquérir tout ce qui lui manquoit.

Dès ce moment Bliombéris étudia cette politesse, cet usage du monde qui rendent tant de sots supportables : il eut bientôt acquis tous ces dehors si vantés et si vains. Il y joignit des agréments plus solides, il orna son esprit, et acquit des talents : l'Amour étoit son maître ; c'est le précepteur qui avance le plus ses écoliers. En moins d'un an Bliombéris étoit le chevalier le plus poli et le plus aimable de la cour.

Félicie, qui avoit remarqué Bliombéris dès le premier jour où elle le vit, devina bientôt son secret : la moins coquette des femmes sait que l'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux. La passion de ce jeune sauvage avoit flatté la princesse : mais lorsque le sauvage fut devenu poli, lorsqu'elle fut bien sûre que c'étoit pour elle seule que Bliombéris avoit pris tant de peines, la timide

Félicie s'interrogea elle-même sur ce qu'elle avoit à faire. Le résultat de ses questions fut qu'elle pouvoit sans scrupule être reconnoissante des soins de Bliombéris : cette reconnoissance devint bientôt amitié ; cette amitié n'avoit pas trois mois, qu'elle étoit de l'amour. La sage princesse n'en étoit pas encore bien sûre ; mais sa raison lui conseilloit de ne pas écouter son cœur.

Quand une jeune princesse est obligée de choisir entre son cœur et la raison, son choix est long quelquefois ; mais il n'est jamais douteux. Félicie se livra bientôt au charme qui l'entraînoit. Elle reçut un billet de Bliombéris : un billet d'amour est un talisman qui détruit toutes les résolutions de la sagesse. Jeunes amants, soyez sans crainte, si vous parvenez à vous faire lire. Félicie répondit à Bliombéris pour

le prier de ne plus lui écrire. Bliombéris écrivit encore pour en demander la permission ; et cette permission une fois donnée, ils ne s'écrivirent plus, ils se parlerent.

Vous qui avez aimé, vous n'avez pas oublié sans doute combien sont doux ces premiers moments d'une passion que l'on fait partager. Chaque jour, chaque heure est intéressante : aujourd'hui l'on est heureux d'un coup d'œil ; demain l'on veut davantage, on dispute, et on l'obtient ; le jour d'après on se brouille, et en se raccommodant on se trouve plus avancé qu'on ne l'étoit avant la querelle. Comme ils passent vîte ces jours si beaux qu'on appelle le temps des peines ! Ô Amour ! si je te regrette, c'est bien moins pour tes derniers plaisirs que pour tes premieres faveurs.

Un jour que la belle Félicie étoit

allée se promener dans un bois près de la ville, elle fit rester sa suite à l'entrée du bois, et s'enfonça seule dans une des allées les plus sombres : elle pensoit à Bliombéris. Il y avoit déja un an qu'ils s'aimoient; il y avoit un an qu'ils s'étoient juré de vivre et de mourir l'un pour l'autre. Félicie relisoit une lettre où Bliombéris répétoit mille fois ce doux serment; elle croyoit entendre son amant prononcer les mots qu'il avoit écrits, et, dans l'erreur charmante qui l'enivroit, elle imprimoit mille baisers sur la lettre : tout-à-coup un sanglier écumant paroît; il vient droit à la princesse; il est prêt à s'élancer... Où êtes-vous, Bliombéris?

Bliombéris n'étoit pas loin : il avoit devancé Félicie; et, caché parmi les arbres, il jouissoit du plaisir de la voir s'occuper de lui. Il apperçoit le monstre, et vole à sa rencontre. Le sanglier

l'atteint, et lui fait une blessure qui n'est que légere, parceque l'adroit Bliombéris le frappe au même instant qu'il en est frappé : leur sang confondu baigne le gazon. Félicie tremblante a les yeux fixés sur son amant, son cœur palpite, la pâleur est sur son visage : mais un moment suffit pour dissiper sa crainte ; Bliombéris saisit une fleche et perce le flanc de l'animal furieux.

Félicie court à Bliombéris, le fait asseoir auprès d'elle, appuie sa tête contre son sein, et veut panser sa blessure. Cette blessure n'étoit pas profonde, la tendre Félicie arrache quelques simples que le hasard offre à ses yeux, elle les applique sur la plaie, elle en exprime lentement le suc, encore interrompt-elle mille fois son ouvrage par les baisers qu'elle laisse prendre ou qu'elle donne à l'heureux blessé.

A peine eut-elle posé le premier appareil, que la tendre Félicie, soutenant toujours son amant, semble chercher dans ses yeux comment elle peut payer un si grand service : Bliombéris la regarde et soupire. Le hasard vint à leur secours.

Une tourterelle passe près d'eux d'un vol rapide, en cherchant à se dérober au milan qui la poursuivoit : elle alloit devenir sa proie, quand le mâle de la tourterelle se précipite dans les serres de l'oiseau pour qu'il abandonne sa compagne. Le milan laisse la tourterelle et emporte le tourtereau : mais Bliombéris avoit eu le temps de préparer une fleche ; le trait part, vole, tue le ravisseur, et délivre le généreux tourtereau.

A peine libre, il vient se poser sur un arbre, vis-à-vis de Félicie et de Bliombéris. Sa fidele compagne vole

3.

près de lui, elle le caresse en roucoulant, elle répare avec son bec le désordre où l'ont mis les serres cruelles du milan, elle prend plaisir à lisser ses plumes, elle agite ses ailes autour de lui; et bientôt le tendre oiseau, lui rendant ses vives caresses, s'empresse de lui prouver que l'amour est plus fort que la peur.

Quelle image pour nos amants! ils étoient assis sur le gazon, ils regardoient le couple fidele avec des yeux humides et brillants; leurs soupirs précipités, leur haleine brûlante, expliquoient ce qui se passoit dans leurs ames. Bliombéris avoit été aussi généreux que le tourtereau; Félicie n'étoit pas moins tendre que la tourterelle; pouvoit-elle éviter d'être aussi reconnoissante?

Cette forêt, cette allée, devinrent le rendez-vous de ces tendres amants.

L'Amour, qui veilloit sur eux, empêchoit que l'on ne soupçonnât leur bonheur. Hélas! il n'en est point qui dure.

Déja depuis deux ans, uniquement occupés l'un de l'autre, ils voyoient les mois s'écouler comme des jours: l'on vieillit vîte quand on est aimé. Félicie avoit dix-huit ans, et le roi son pere lui annonça qu'elle eût à choisir un époux parmi les princes qui prétendoient à sa main.

Quelle nouvelle pour Félicie! Elle voulut aller se consulter à la forêt: on s'attend bien que Bliombéris y étoit pour donner son avis. Le temps du bonheur est passé, lui dit la triste Félicie: tu ne peux prétendre à ma main. Je ne dois ni obéir ni résister à mon pere: partons, fuyons ensemble; l'Amour prendra soin de nous. Bliombéris, en arrosant de larmes le beau visage de Félicie, lui déclara que la

fuite étoit impossible, puisqu'il étoit prisonnier sur sa parole. Mais si nous pouvons gagner du temps, ajouta-t-il, j'espere me rendre digne de prétendre à vous. Je suis le fils de Palamede; le nom de Palamede est respecté même de Pharamond. Ma mere étoit fille d'un roi; mon pere est de la race des souverains de Babylone. Je vais chercher mon pere, il me reconnoîtra, il viendra vous demander lui-même à Pharamond; et s'il faut un royaume pour obtenir Félicie, il n'est rien d'impossible à la valeur de Palamede et à l'amour de Bliombéris.

En prononçant ces mots, le feu du courage brilloit dans ses yeux. L'espérance entre si aisément dans des ames amoureuses, que Félicie et Bliombéris s'y livrerent avec transport. Il fut décidé que la princesse feroit assembler tous les prétendants à sa main, et leur

déclareroit que celui qui reviendroit dans deux ans avec le plus de gloire seroit celui qu'elle choisiroit.

Dès que Pharamond apprit le projet de sa fille, il y souscrivit avec joie. Bientôt on sut dans toute la France à quel prix étoit la main de Félicie ; et tous les chevaliers de sang royal quitterent la cour et allerent la mériter.

Bliombéris saisit cette occasion pour demander sa liberté ; elle ne lui fut point refusée. C'étoit Félicie qui s'étoit chargée de cette triste commission. Quelle douleur quand il fallut se séparer ! quand il fallut prononcer cet ADIEU, ce mot si cruel pour des amants ! Que de soupirs ! que de larmes ! Bliombéris ne pouvoit quitter Félicie ; Félicie serroit sur son cœur la main de Bliombéris : ils se regardoient, ils pleuroient ; ils se disoient de ne pas pleurer, et un torrent de

larmes leur coupoit la parole. Ils avoient beau se répéter que c'étoit pour se rejoindre à jamais qu'ils alloient se quitter un moment. Vain espoir ! deux ans ne sont un moment que lorsqu'on les passe ensemble ; ils paroissent devoir durer plus que la vie, quand c'est le terme où l'on doit se revoir. Ah ! que Bliombéris eut de peine à s'arracher des bras de Félicie ! il le falloit, il s'y résout : il l'embrasse, lui dit adieu, lui serre la main ; lui redit adieu d'une voix étouffée, et il fuit, sans oser retourner la tête.

La malheureuse princesse, obligée de dévorer ses larmes devant les dames de sa cour, va se cacher dans son appartement : elle y pleure ; elle relit les lettres de Bliombéris, elle en recommence la lecture : Hélas ! il ne m'écrira plus, dit-elle ; je l'ai peut-être embrassé pour la derniere fois ! Cette

idée met le comble à sa douleur; son imagination lui exagere tous les dangers qui menacent Bliombéris; et, comme si elle n'avoit pas assez de ses maux, elle s'afflige d'avance de tous ceux qui n'arriveront pas.

Bliombéris, au désespoir, laissoit aller son cheval à l'aventure. Ce cheval lui avoit été donné par Félicie: elle l'avoit fait venir d'Ibérie, et le coursier étoit digne d'être offert au Courage par les mains de l'Amour. Il étoit noir comme du jais; une étoile blanche brilloit au milieu de son front: plus léger qu'un oiseau, il galoppoit sur le sable sans y laisser l'empreinte de ses fers. Félicie l'avoit monté quelquefois, et lui avoit donné le nom d'Ébene. Ébene connoissoit Bliombéris, et lui étoit attaché: tant il est vrai que l'Amour électrise tout ce qui l'approche.

Bliombéris, en traversant une grande forêt, trouva qu'il s'éloignoit trop vîte de l'objet qu'il aimoit : il s'arrêta, descendit de cheval; et laissant paître le fidele Ébene, il alla s'asseoir au pied d'un arbre, sur le bord d'un petit ruisseau. Là, il se mit à réfléchir : ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis longtemps.

Les réflexions sont assez inutiles en amour; on finit par faire tout comme si l'on n'avoit pas réfléchi : ainsi c'est au moins du temps perdu. Mais Bliombéris ne cherchoit qu'à en perdre. Il pleura beaucoup; et bientôt, inspiré par le silence de la forêt, par le murmure du ruisseau, et sur-tout par son amour, il chanta ce lai sur un air bien triste :

Loin de toi, ma Félicie,
Je sens que je vais mourir :
L'amour soutenoit ma vie,
L'amour va me la ravir.
Mais pour toi toujours le même,
Quand je subirai mon sort
Je prononcerai JE T'AIME,
Et je recevrai la mort.

J'ai cru qu'au pied de ce chêne
Je trouverois du repos;
Loin de soulager ma peine,
Je n'ai fait qu'aigrir mes maux.
Cette forêt me rappelle
Un bois cher à nos deux cœurs;
J'entends une tourterelle,
Et je sens couler mes pleurs.

Ce ruisseau dont l'onde pure
S'échappe tout près de moi,
Si j'écoute son murmure,
Je crois qu'il parle de toi.
Par-tout je vois mon amie,
Sans songer, dans ma douleur,
Que ma chere Félicie
N'est ici que dans mon cœur.

Bliombéris alloit continuer son lai, quand il vit venir à lui un chevalier, qui ne l'eut pas plutôt envisagé, que, mettant pied à terre, il courut l'embrasser : c'étoit le brave Lionel. J'allois vous porter, lui dit-il, une lettre de Palamede. Ô ciel ! vous l'avez vu ? s'écria Bliombéris. Oui, reprit Lionel ; il est revenu à Gannes croyant retrouver sa chere Arlinde : au désespoir de sa perte, il a défié le roi mon pere, et l'a tué du premier coup de lance. J'ai voulu venger sa mort ; mais le terrible Palamede m'a vaincu, et m'a imposé pour loi du combat de venir vous porter moi-même ce billet.

Dans ce billet Palamede s'excusoit auprès de son fils d'avoir été près de vingt années sans venir retrouver sa malheureuse mere : il avoit été retenu tout ce temps dans les prisons du roi d'Aquitaine. Il assuroit Bliombéris de

sa tendresse, et lui ordonnoit de le venir joindre sur-le-champ à la cour d'Artus. Bliombéris, brûlant du desir de voir son pere, prend congé de Lionel, gagne un port de mer, et s'embarque pour l'Angleterre.

En arrivant dans ce royaume, il prit la route de la capitale d'Artus. Comme il traversoit la fameuse forêt de Brocéliande, il apperçut une dame qui fuyoit aussi vîte que pouvoit aller sa haquenée, pour éviter un chevalier qui la poursuivoit, et qui étoit sur le point de l'atteindre. Bliombéris court à lui; et saisissant les rênes de son cheval: Arrête, lui dit-il, qui que tu sois: la frayeur de cette dame me fait connoître ta violence; et par-tout où je suis, le plus foible trouve un défenseur. De quoi te mêles-tu? lui répond le farouche Bréhus: je vais punir ton audace, et t'apprendre à ne point trou-

bler les chevaliers qui poursuivent des fugitives.

A ces mots Bréhus leve une antenne qui lui servoit de lance, et fond sur Bliombéris. Celui-ci évite le coup terrible de la lance, et atteint de son épée la tête de Bréhus, qu'il fait courber jusques sur le cou de son cheval. Furieux d'avoir été frappé sans avoir seulement touché son adversaire, Bréhus jette sa lance, prend son sabre à deux mains, et s'élevant sur ses étriers, il revient à Bliombéris en blasphémant les noms de tous ses dieux. Bliombéris, qui invoquoit Félicie, s'apperçoit que, par ce mouvement, le dessous du bras de son ennemi est désarmé; aussitôt son épée y est enfoncée jusqu'à la garde. Bréhus jette un cri épouvantable, tombe, mord la terre, et expire.

Dans ce moment Bliombéris voit arriver à toute bride un chevalier cou-

vert d'armes éclatantes, et suivi de la dame qu'il avoit sauvée. Ce chevalier avoit déja la lance en arrêt, et la visiere baissée; mais voyant Bréhus sur la poussiere, il descend de cheval, et vient remercier Bliombéris. Le barbare que vous venez de tuer, lui dit la dame, a voulu me faire violence, parceque je m'étois éloignée un instant de mon chevalier, qui s'étoit arrêté au perron de Merlin. Dès que j'ai vu commencer votre combat, j'ai couru au perron, et ce peu de temps vous a suffi pour délivrer l'Angleterre d'un brigand indigne du nom de chevalier. Celui que vous voyez près de moi est Perceval le Gallois : je suis Blanchefleur sa bien-aimée; et jamais nous n'oublierons ce que nous devons à votre valeur.

Bliombéris, charmé de connoître un chevalier aussi illustre que Perceval, le

pria d'être son guide à la cour d'Artus. Je ne vous quitte plus, lui dit le Gallois, vous vous êtes acquis aujourd'hui des droits éternels sur mon cœur. Les deux nouveaux amis s'embrasserent, et reprirent la route de Cramalot, capitale du grand Artus.

Pendant le chemin, Bliombéris instruisit Perceval du sujet de son voyage, et lui demanda des nouvelles de Palamede. Perceval ne put le satisfaire : il avoit bien entendu parler de ce héros, mais jamais il ne l'avoit rencontré. Il résolut de le chercher avec Bliombéris, qui lui fit confidence de tout ce qui l'intéressoit. Le brave Gallois ne l'en aima que davantage; il lui jura fraternité d'armes, et promit de faire le voyage de France, lorsque les deux ans seroient expirés, pour aller rendre compte lui-même à Pharamond des exploits qu'il auroit vu faire à Bliom-

béris. Blanchefleur, qui avoit le cœur très tendre, et qui s'intéressoit à tous les amants, desiroit beaucoup de connoître Félicie : Que n'est-elle ici ! disoit-elle, nous voyagerions tous les quatre ensemble; et, pour faire durer la route, nous nous promenerions d'un bout du monde à l'autre.

Comme elle disoit ces mots, ils apperçoivent un chevalier qui venoit à eux à bride abattue : ses armes couvertes de poussiere ne reluisoient plus au soleil; son cheval fatigué avoit les flancs déchirés de coups d'éperon, et sembloit prêt à tomber de lassitude. L'impatient chevalier ne l'en pressoit que davantage. Dès qu'il fut près de Bliombéris : Dépêche-toi, lui cria-t-il, de descendre, et de changer ton coursier contre le mien; je suis pressé, ne me fais pas attendre. Bliombéris et Perceval se regarderent en riant. L'in-

connu irrité leur cria d'une voix menaçante : Si mes paroles ne suffisent pas, ma lance vaudra mieux sans doute; songez à vous défendre, et attaquez-moi l'un après l'autre, ou tous deux ensemble, peu m'importe.

Le fier Perceval voulut sur-le-champ mettre l'épée à la main et punir le téméraire agresseur: mais Bliombéris lui dit que c'étoit sa querelle; et, la lance en arrêt, il part au galop, et heurte si rudement le chevalier inconnu, qu'il le jette, lui et son cheval, à vingt pas, roulant tous deux dans la poussiere.

Notre héros, aussi humain que brave, se précipite pour le secourir : mais la chûte de l'inconnu l'avoit tellement étourdi, qu'il étoit resté sans mouvement. Bliombéris lui ôte son casque pour le faire respirer, et l'asseyant sur le gazon, il le secourt avec une ardeur dont il est étonné lui-mê-

me. Blanchefleur le seconde dans les soins qu'il rend au chevalier vaincu; tandis que le fier Perceval, qui ne peut lui pardonner son orgueil, dit qu'il devroit payer plus cher ses extravagances.

Bliombéris, poussé par une puissance surnaturelle, cherchoit à faire revenir le chevalier vaincu, lorsqu'il vit tomber de dessous sa cuirasse une lettre sur laquelle étoit écrit Au prince Clodion. A peine a-t-il lu ces mots, que, détestant sa victoire, il ne veut plus quitter le frere de sa maîtresse : il court chercher de l'eau dans son casque; et aidé par Blanchefleur et Perceval, il parvient enfin à ranimer le triste Clodion. Celui-ci, à peine revenu à lui-même, s'écria d'un ton douloureux : Hélas! cette aventure me fait manquer un rendez-vous. Ah! prince, lui dit Bliombéris, vous êtes ici avec

le meilleur de vos amis; je suis prêt à tout entreprendre pour réparer le mal que je vous ai fait. Clodion le remercie : et la belle Blanchefleur demande au prince françois le motif qui lui a fait attaquer deux chevaliers qui ne le provoquoient pas.

Clodion, se tournant vers elle, oublia toutes ses douleurs pour la regarder : Vous excuserez mon imprudence, lui dit-il, quand vous saurez que l'amour en est la cause. Daignez écouter mon aventure et vous intéresser à mon malheur. Alors le beau Clodion, d'une voix foible et d'un air un peu confus, commença ainsi son récit :

Il y a trois mois que je me trouvai dans un tournoi, dont je dédaignai de remporter le prix, parceque mes adversaires ne me sembloient pas dignes de ma valeur : assis parmi les dames spectatrices des joûtes, j'attendois que

l'un des tenants demeurât vainqueur de tous les autres, pour aller lui enlever d'un coup de lance sa gloire et toutes ses couronnes ; mais l'Amour m'attendoit aussi, et me vainquit sans combattre.

Une jeune personne, nommée Céline, attira mes yeux par sa beauté. Je m'approchai d'elle, je lui parlai : sa douceur, sa grace, sa modestie, acheverent de m'enflammer. Pendant les trois jours que dura le tournoi je ne la quittai pas, et je ne crains pas de vous dire que, dès le second jour, elle y prenoit autant de plaisir que moi.

Céline m'instruisit de sa naissance et de son sort. Je suis, me dit-elle, la fille du comte de Suffolk : j'ai perdu mes parents dans mon enfance ; je suis héritiere de tous leurs biens, et la loi me donne pour tuteur un cousin éloigné qui prétend devenir mon époux.

Cet homme que je déteste s'appelle Brunor ; c'est le chevalier que vous voyez dans l'arene. Il me traîne partout avec lui ; et dès demain il me ramenera dans un affreux château, où je suis condamnée à passer mes jours avec Brunor et un de ses amis nommé Danain, qui ne le quitte jamais, et qui n'est pas plus aimable que lui.

Ce récit suffisoit pour me donner l'envie d'enlever Céline à Brunor. Sur-le-champ, je médite le projet d'avoir entrée dans le château des deux amis ; je m'élance dans l'arene, et je défie le farouche Brunor. A peine je me sentis ébranler par son coup de lance ; mais je me laissai tomber de cheval ; je feignis d'être évanoui par la force du coup ; et reprenant avec peine l'usage de mes sens : Seigneur chevalier, lui dis-je d'une voix mourante, j'ai besoin de secours ; je suis étranger et ne

connois personne dans ce royaume : votre courage m'est un sûr garant de votre courtoisie ; c'est à mon vainqueur que je m'adresse pour qu'il prenne soin de mes jours. Brunor, fier de sa victoire et de ma confiance, me rassura avec dignité ; et consultant son cher ami Danain, ils convinrent tous deux qu'ils ne pouvoient se dispenser de me faire porter à leur château, pour me laisser rétablir de ma chûte.

Sur-le-champ l'on me pose sur un brancard ; on me prodigue les soins les plus empressés : Brunor, Danaîn et Céline m'escortent jusqu'au château. Pendant toute la route, mes yeux étoient toujours sur Céline ; et dès que j'appercevois ceux de Brunor, je jettois des cris affreux que m'arrachoit la douleur de ma chûte.

Enfin nous arrivâmes à ce château dont l'accès étoit interdit à tout au-

tré que Brunor et Danain. On envoya chercher le médecin le plus savant du pays : il m'examina long-temps, et conclut, après beaucoup de réflexions, qu'il y avoit quelque fracture interne, et que la maladie seroit longue. C'étoit bien mon projet.

L'aimable Céline, qui devoit être le médecin de tous mes véritables maux, venoit me voir quelquefois. Brunor ne la quittoit guere ; mais il la quitta un moment, et ce moment me suffit pour l'instruire de la feinte que m'avoit inspirée l'amour. Céline fut d'abord effrayée ; bientôt elle se rassura, bientôt elle m'aida elle-même à mentir, et me récompensa de tous mes mensonges.

Ce fut ainsi que je passai près de trois mois dans le château de Brunor, toujours malade et toujours soigné par la belle Céline. Hélas ! l'habitude du

bonheur rend imprudent. Un matin que j'étois avec ma charmante maîtresse, Danain, ce fidele ami de Brunor, voulut savoir des nouvelles du malade; et comme il me croyoit endormi, il prit des précautions pour ne pas troubler mon sommeil. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il me vit très éveillé aux genoux de Céline, où j'avois plutôt l'air de remercier que de demander!

Soit amitié pour Brunor, soit dépit d'avoir été trompé, il s'élance sur moi l'épée à la main. J'ai bientôt saisi la mienne; et, dans mon appartement même, nous commençons un combat d'autant plus dangereux, que notre épée étoit notre seule arme. Les amants heureux le sont par-tout: je renversai Danain baigné dans son sang; je courus à lui, et ne lui donnai la vie qu'après lui avoir fait jurer, foi de che-

valier, qu'il garderoit le secret avec Brunor, et trouveroit un prétexte à sa blessure. Je lui promis de mon côté que je partirois à l'heure même, et je tins parole. Je dis adieu à la belle Céline ; je pris congé de Brunor, et m'éloignai de ce château, dans le dessein d'y revenir aussitôt que je le pourrois sans danger.

Plusieurs aventures me conduisirent à la cour du roi de Camélide, où j'étois encore ce matin, lorsque le nain de la charmante Céline est venu me porter une lettre de cette belle, qui m'apprend que Danain, guéri de sa blessure, doit partir aujourd'hui avec Brunor pour aller chez le roi Perles, et que leur absence laisse Céline maîtresse de ses actions et du château. Sur-le-champ je suis parti pour retourner auprès de Céline. Mais j'avois trente lieues à faire ; et jugeant bien que mon

cheval ne pourroit pas y suffire, j'ai juré de combattre tous les chevaliers que je rencontrerois, pour les obliger de changer avec moi de coursier. Cette maniere de relayer m'avoit réussi; je n'étois plus qu'à quatre lieues du château de Céline, quand, pour mon malheur, je vous ai rencontrés.

Clodion fit un profond soupir, et finit là son récit. Blanchefleur ne put s'empêcher de rire de ses aventures: Perceval, qui, dans sa jeunesse, avoit été fort étourdi, pardonna de bon cœur au prince françois; et Bliombéris, au désespoir de sa victoire, lui dit en l'embrassant: Si vous vous sentez en état de continuer votre route, mon cheval réparera les torts que j'ai avec vous. Promettez-moi de me le ramener dans huit jours à la cour d'Artus, et je vais vous le confier. Je sais trop quelle est la douleur de vivre loin de ce qu'on

aime. Clodion embrasse son généreux vainqueur, lui demande son nom, et jure qu'avant huit jours Ébene aura rejoint Bliombéris. Ensuite, se relevant avec peine, il essaie de monter sur le bel Ébene; mais sa chûte l'avoit tellement moulu, que jamais il n'en seroit venu à bout, sans le secours de Bliombéris. Enfin, une fois monté, le prince Clodion, malgré ses douleurs, pique des deux; et le léger Ébene l'emporte plus vîte que le vent.

Bliombéris, enchanté d'avoir servi le frere de Félicie, fit relever le cheval que Clodion avoit laissé; et jugeant que le pauvre animal pouvoit encore le mener au pas jusqu'à Cramalot, dont il n'étoit pas éloigné, il le monta, et pria Blanchefleur et Perceval de ralentir un peu leur course. Ils n'étoient plus qu'à une petite lieue de la ville, quand ils rencontrerent un chevalier

à pied, qui n'eut pas plutôt apperçu Bliombéris, que, mettant l'épée à la main : Te voilà donc ! lui dit-il ; et voilà l'état où tu as réduit mon malheureux cheval ! Descends, si tu as de l'honneur, et nous verrons si le hasard te servira aussi bien qu'il t'a servi ce matin. En vain Bliombéris voulut lui expliquer sa méprise ; en vain Perceval, qui connoissoit ce guerrier, voulut retenir sa fureur ; rien ne fut capable de l'appaiser. Il força Bliombéris de commencer à pied un des plus terribles combats qu'il eût livrés.

Ce chevalier étoit le vaillant Gauvain, un des héros de la table ronde. Le jeune Clodion l'avoit renversé le matin ; et Gauvain, irrité de sa défaite, combattoit avec une rage qui eût été funeste à tout autre que Bliombéris. Celui-ci faisoit tomber sur Gauvain une grêle de coups, et n'en paroît pas

moins beaucoup de ceux que Gauvain lui portoit. Le combat duroit depuis une heure : les armes des deux chevaliers étoient déja teintes de leur sang ; leurs forces commençoient à ne plus servir leur courage, lorsque, d'un mutuel accord, ils se demanderent quelques instants de repos. Assis tous deux sur le gazon qu'ils venoient de baigner de leur sang, ces deux braves guerriers, sans crainte, sans méfiance, se parlerent avec douceur, en attendant le moment de s'égorger. Bliombéris profita de ce repos pour raconter à Gauvain la cause de son erreur : celui-ci, que plusieurs blessures avoient rendu plus attentif, écouta Bliombéris, et lui demanda pardon de sa méprise. Les deux ennemis s'embrasserent, et firent d'autant plus sagement, que le prix de la victoire n'existoit déja plus : le cheval de Gauvain rendoit les

derniers soupirs. Bliombéris continua sa route à pied, ainsi que le brave Gauvain ; et sans quitter Blanchefleur et son chevalier, ils arriverent tous ensemble à Cramalot.

Notre héros fut présenté au grand Artus par son ami Perceval. Témoin des actions de Bliombéris, il le fit connoître aux chevaliers de la table ronde, comme un jeune héros digne de devenir un jour leur frere. Lancelot, Tristan, le roi Carados, tous les chevaliers de la cour d'Angleterre, l'accueillirent avec amitié : le monarque le combla de caresses, et voulut en vain le retenir quelque temps. Le premier soin de Bliombéris avoit été de demander des nouvelles de son pere ; Gauvain seul avoit pu lui en apprendre : Gauvain avoit rencontré Palamede sur la route d'Orcanie. Bliombéris seroit parti sur le champ pour l'Orcanie ; mais il étoit

forcé d'attendre son cheval, son cher Ébene, et il se repentoit déja de l'avoir confié à l'imprudent Clodion.

Il avoit raison de s'en repentir : les huit jours expirés, Clodion ne parut point. Bliombéris, au désespoir, vouloit aller à pied au château de Brunor; mais le desir de voir son pere l'appelloit en Orcanie. Perceval raconta ses chagrins au grand Artus; et ce monarque, pour satisfaire l'impatience d'un fils si tendre, lui donna un de ses plus beaux coursiers. Bliombéris, après avoir remercié le roi, prit sur-le-champ la route d'Orcanie, suivi de Blanchefleur et de son cher Perceval.

Après deux jours de marche, ils s'égarerent dans des montagnes, et marcherent long-temps sans rencontrer personne qui pût les remettre dans leur chemin. Tout-à-coup une femme éplorée vint se jetter à genoux devant eux :

Ah ! braves chevaliers, s'écria-t-elle, venez sauver la plus malheureuse et la plus tendre des amantes : ma maîtresse va périr dans les flammes, si votre valeur ne la délivre. Nos deux héros impatients pressent la dame de les conduire : ils arrivent à un château dont le pont étoit levé. Une fumée épaisse et des tourbillons de flamme se faisoient voir au-dessus des remparts : Perceval et Bliombéris craignirent d'être arrivés trop tard. Ils sonnent du cor avec violence : le pont se baisse ; et nos paladins voient paroître deux chevaliers, dont l'un étoit couvert d'armes noires, et l'autre d'armes dorées.

Étrangers, leur dit le chevalier noir, ne venez point troubler un supplice juste, et laissez-nous punir des coupables. Ils peuvent l'être, reprit le Gallois ; dans ce cas mon épée servira mal mon courage : mais ils peuvent être

innocents, et alors elle punira des barbares. A peine ces mots sont prononcés, que Perceval est aux mains avec le chevalier noir, et Bliombéris se précipite sur celui qui portoit des armes dorées.

Comme ils alloient s'atteindre de leurs lances; le cheval de l'adversaire de Bliombéris fait un écart qui empêche son maître de toucher notre héros. En vain le chevalier furieux lui fait sentir l'aiguillon; le cheval résiste, se cabre, jette son cavalier loin de lui, et court en sautant auprès de Bliombéris. Celui-ci surpris regarde ce bel animal qui caracole autour de lui, hennit en le regardant, et vient lui mouiller les pieds de son écume. Bliombéris jette un cri en reconnoissant Ébene : il se précipite à terre, court à ce beau coursier, le caresse, le baise; et l'aimable Ébene semble partager sa joie. Le che-

valier aux armes dorées profite du moment; il se releve, et s'avance, l'épée à la main, pour frapper Bliombéris par derriere. Ébene l'apperçoit, et attend que le traître soit à portée; alors il lui détache de toute sa force ses deux pieds contre la poitrine, le renverse, le foule; et, malgré les cris de Bliombéris, il lui passe vingt fois sur le corps.

Pendant ce temps, Perceval s'étoit défait de son ennemi: Bliombéris, vainqueur sans avoir combattu, monte sur Ébene, et court avec le Gallois délivrer la malheureuse victime. Quelle est sa surprise en reconnoissant Clodion et Céline enchaînés, et prêts à être jettés dans le bûcher! Ces amants imprudents avoient été surpris par Brunor et Danain, qui avoient ordonné leur supplice. Mais Danain venoit d'être immolé par Perceval; et Brunor, moulu par le charmant Ébene, pouvoit à peine

respirer. Bliombéris le fit porter dans son château, remit Céline dans les mains de Clodion, fit rendre à ce prince ses armes, et lui donna le cheval d'Artus. Clodion embrassa mille fois ses chers libérateurs, leur jura de ne jamais oublier leurs bienfaits; et pressé de quitter un pays où il lui étoit arrivé tant d'infortunes, il courut s'embarquer sur-le-champ, et arriva heureusement à Tournai avec la belle Céline.

Bliombéris reprit la route d'Orcanie; mais il n'y trouva point Palamede: le sort sembloit toujours l'éloigner de ce héros. Jamais il ne put le rencontrer, pendant dix-huit mois employés à parcourir l'Angleterre. Dans ces voyages, Bliombéris fit des actions dignes d'une éternelle mémoire: par-tout il délivroit les prisonniers, prenoit des châteaux, assommoit des géants, désarçonnoit des chevaliers, et sauvoit

l'honneur des pucelles. Perceval, enchanté de son vaillant ami, l'aimoit comme le frere le plus tendre: Blanchefleur auroit donné tout ce qu'elle possédoit, hors son amant, pour unir Bliombéris et Félicie; et comme elle savoit les conditions auxquelles cette princesse seroit mariée, la charmante Blanchefleur tenoit un registre exact de toutes les actions de notre héros, pour pouvoir en rendre compte à Pharamond. Elle avoit déja fait un état de quarante-deux châteaux pris, vingt-trois géants tués, onze chevaliers vaincus, et soixante-trois pucelles délivrées: encore avoit-elle la modestie de ne pas se comprendre dans le nombre.

Bliombéris, que la gloire ne consoloit point de ne pas retrouver son pere, retournoit à la cour d'Artus, lorsqu'en traversant la forêt de Brocéliande, il

arriva à ce même perron de Merlin où Blanchefleur avoit été poursuivie par Bréhus. Auprès de ce perron nos voyageurs apperçurent un grand chevalier couvert d'armes noires, couché sur le bord de la fontaine de Merlin, et profondément endormi. La chaleur lui avoit fait ôter son casque, et son visage sembloit annoncer que les chagrins l'avoient plus vieilli que les années. Sa lance et son bouclier étoient auprès de lui; sur ce bouclier étoit peinte une couronne de cyprès, avec ces mots : JE N'EN VEUX POINT D'AUTRE. Perceval ne reconnut pas les traits de ce chevalier; et désirant vivement de le connoître, il fit du bruit pour le réveiller. L'inconnu ouvrit à peine les yeux, que, reprenant ses armes, il s'élance sur un superbe coursier qui étoit auprès de lui; et, sans dire un mot à Perceval, il met la lance en arrêt, et vient au ga-

lop sur lui. Le fier Gallois court à sa rencontre : mais, quelque terrible que soit le coup qu'il porte à l'inconnu, ce coup ne l'ébranle seulement pas ; au lieu que le magnanime Perceval vuide les arçons pour la premiere fois de sa vie. Bliombéris veut venger son frere d'armes ; et jugeant de la force de son ennemi par ce qu'il vient de faire, il s'affermit sur ses étriers, serre sa lance de toute sa force, et vole à la rencontre de l'inconnu. Vaines précautions ! celui-ci reçoit le coup de lance sur son bouclier ; et renversant le vaillant Bliombéris, il le jette sur le gazon à côté de son frere d'armes. Après cette double victoire, l'inconnu court après les chevaux des vaincus, qui s'étoient échappés ; il les ramene à leurs maîtres, salue Blanchefleur avec autant de politesse que de grace, s'éloigne au galop sans dire un seul mot, et bientôt on le perd de vue.

Nos héros, tous deux par terre, se regardoient, et ne savoient que penser. Blanchefleur, qui d'abord avoit craint que leur chûte ne les eût blessés, n'eut bientôt plus d'inquiétude; et voyant qu'ils remontoient tristement à cheval sans se parler; elle fit un éclat de rire qui pensa fâcher Perceval. Jamais de sa vie ce fier Gallois n'avoit été désarçonné; c'étoit la premiere fois que Bliombéris l'étoit aussi: ils ne douterent point que ce ne fût quelque lutin qui avoit pris la figure d'un chevalier pour les vaincre; et ce qui le leur fit penser, c'est que l'aventure leur arrivoit près de la fontaine de Merlin, lieu célebre pour les enchantements. Consolés par cette idée, nos paladins continuerent leur route vers Cramalot, où Perceval vouloit faire recevoir son ami chevalier de la table ronde.

Le compte qu'il rendit à Artus des actions de Bliombéris engagea ce monarque à lui accorder ce qu'il desiroit. La seule aventure dont Perceval ne parla pas fut celle de la fontaine de Merlin ; et tous les chevaliers de la cour d'Angleterre donnerent leur suffrage au nouveau frere qu'on leur présentoit. La belle Genievre, la tendre Yseult, étoient trop liées avec Blanchefleur pour refuser leur voix au chevalier qu'elle protégeoit. Bliombéris fut donc admis d'une voix unanime à cette fameuse table ronde, dont tous les chevaliers étoient si braves et si galants. Tant d'honneurs ne lui faisoient pas oublier sa Félicie ; il y pensoit sans cesse, et calculoit avec transport que les deux ans d'épreuve alloient expirer dans un mois.

Peu de jours avant son départ pour la France, le roi Artus étant à table

avec ses dames et ses paladins, on vit entrer un chevalier dont la bonne mine inspiroit du respect. Son bouclier sans devise annonçoit qu'il vouloit être inconnu; la visiere de son casque étoit baissée : il s'approche fièrement d'Artus; et le saluant avec grace et noblesse : Puissant roi, lui dit-il, j'ai traversé les mers sur le bruit de ta renommée. Le desir de te voir, de voir la belle Genievre, m'amene d'un pays éloigné, et je n'ai pas regret à mon voyage. Il me reste un vœu à remplir; c'est de me battre à outrance avec le plus vaillant de tes chevaliers.

A ces mots, Lancelot, Tristan, Perceval, Gauvain, Bliombéris, Arrodian, se levent; et regardant de côté le téméraire étranger, ils demandent tous l'honneur d'éprouver leurs armes contre les siennes. Artus, content de leur impatience, se retourne vers l'in-

connu : Seigneur chevalier, lui dit-il, vous n'avez qu'à choisir parmi ces guerriers. L'inconnu demande un casque, il y jette les noms de tous ces chevaliers, et, après avoir agité le casque, il en tire lui-même le nom de Bliombéris. A peine l'a-t-il nommé, que, le regardant fixement, il paroît mécontent du sort, et va cependant se préparer au combat. Bliombéris, piqué de l'air de mépris qu'a eu l'inconnu en lisant son nom, fier d'être chargé de l'honneur de la table ronde, embrasse son cher Perceval, baise la main du roi Artus, et se fait amener Ébene. Toutes les dames, tous les chevaliers, se rendent au lieu du combat; Artus lui-même donne le signal, et les barrieres s'ouvrent.

D'un côté paroît le chevalier inconnu ; ses armes bronzées contrastent parfaitement avec son cheval plus

blanc que la neige. De l'autre côté s'avance Bliombéris monté sur le bel Ébene : son air est assuré, mais modeste. Les deux chevaliers courent l'un sur l'autre, et brisent leurs lances sans s'ébranler. Le terrible cimeterre brille déja dans leurs mains ; mille coups font jaillir le feu de leurs casques et de leurs boucliers. Surpris tous deux de tant de résistance, la colere se joint à la valeur. Impatients de terminer ce combat, ils se saisissent par le milieu du corps, et se tiennent étroitement embrassés. Ils font des efforts pour se renverser : leurs chevaux se dérobent sous eux, et les deux paladins tombent ensemble, mais tombent debout et sans se quitter. Pied contre pied, poitrine contre poitrine, leurs armes crient sous les efforts qu'ils font ; les secousses violentes qu'ils se donnent semblent mutuellement les raf-

fermir; leurs forces sont si égales, que leur combat a l'air d'un repos, et leur résistance réciproque les fait paroître immobiles. Bliombéris, en serrant son ennemi, distingua une fleur de lis gravée sur sa cuirasse: cette marque lui suffit pour connoître celui qu'il combattoit. Grand Pharamond, lui dit-il, je me reconnois vaincu; et, s'il le faut, je vais tomber sur le sable: mais laissez-moi la gloire de vous avoir résisté. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie, et ma défaite m'est plus glorieuse que toutes mes victoires. Pharamond lui répondit, en lui serrant la main: J'exige de vous le secret; je veux partir sans être connu; et satisfait de m'être éprouvé contre le plus vaillant des chevaliers d'Artus, je n'oublierai jamais ni votre valeur ni votre courtoisie: changeons d'épée. Bliombéris fléchit un genou devant le roi de

France : celui-ci l'embrasse, lui donne son épée, prend la sienne ; et remontant sur son cheval blanc, il sort de la lice, et disparoît.

Quel fut l'étonnement du roi Artus et de sa cour, lorsqu'ils virent la fin d'un combat qui faisoit craindre la mort des deux chevaliers. Bliombéris, fidele à sa promesse, ne confia qu'au seul Perceval quel étoit celui qu'il avoit combattu ; mais tout le monde le devina, et le modeste Bliombéris ne savoit comment se dérober aux louanges de toute la cour.

Les deux ans d'épreuve expiroient : notre héros, désespérant de trouver son pere, prit congé du grand Artus, et se mit en route pour aller disputer Félicie. Le fidele Perceval et l'aimable Blanchefleur ne voulurent pas le quitter ; ils passerent tous trois la mer, et prirent le chemin de Tournai.

Qui pourroit peindre tous les sentiments qui agitent Bliombéris? Chaque pas qu'il fait le rapproche de Félicie; chaque instant qui s'écoule avance l'instant de la revoir. Cent fois le jour, son imagination lui peint ce fortuné moment; il en jouit avant d'y être; et, tout entier à sa rêverie, il ne parle que pour engager Blanchefleur et Perceval à presser leurs coursiers. Ces deux amants respectoient son impatience; et le bel Ébene, qui sembloit toujours deviner les desirs de son maître, n'avoit jamais marché si vîte.

Bliombéris étoit vivement inquiet du premier moment où il verroit la princesse: il avoit peur de n'être pas maître de lui. Si Félicie, disoit-il, partage mon émotion, nous nous perdrons infailliblement. Perceval se creusoit la tête pour prévenir ce malheur;

mais tous les moyens qu'il trouvoit étoient impossibles ou dangereux. Heureusement Blanchefleur les aida : l'imagination d'une femme tendre est plus fertile que le génie de tous les enchanteurs réunis. Il faut, dit-elle à l'amoureux Bliombéris, que vous écriviez à Félicie ; je lui porterai moi-même la lettre, et vous irez attendre la réponse dans la forêt des tourterelles. Cet avis est suivi; Bliombéris écrit à la princesse: Blanchefleur et Perceval entrent dans Tournai avec la lettre ; et Bliombéris gagne la forêt.

Avec quel plaisir, avec quel attendrissement ne revit-il pas cette allée où il avoit eu le bonheur d'être blessé par le sanglier ! De douces larmes couloient de ses yeux en reconnoissant des lieux si chers. Il retrouva sur l'écorce de quelques arbres le mot TOU-

JOURS que sa main y avoit gravé. Rien n'est changé, disoit-il; tout est encore comme je l'ai laissé. Ah! Félicie, êtes-vous toujours la même? votre cœur.... t'adore toujours, s'écria Félicie qui arrivoit dans ce moment. A peine Blanchefleur lui avoit remis la lettre, qu'elle étoit partie pour la forêt. Elle vole, elle se précipite dans les bras de Bliombéris : ils veulent se parler; des sanglots redoublés leur coupent la parole; ils s'embrassent, ils pleurent; leurs levres brûlantes recueillent ces larmes, et l'ivresse du bonheur leur laisse à peine la faculté de le sentir.

Au bout de quelques instants Bliombéris et Félicie se raconterent tout ce qui leur étoit arrivé. Ce récit fut souvent interrompu, et les deux amants ne purent le finir, parceque la prin-

cesse étoit obligée de retourner au palais. Pour éviter tout soupçon, Bliombéris convint de n'entrer que le lendemain dans Tournai ; et il passa la nuit sur ce gazon où il avoit jadis délivré la tourterelle.

Cependant les chevaliers arrivoient de toutes parts pour disputer la main de la princesse : la ville de Tournai pouvoit à peine les contenir. Bliombéris alla descendre au palais du roi, et se présenta à son lever avec la foule des paladins. Il n'avoit eu garde d'oublier la brillante épée qu'il tenoit de la main de Pharamond. Le monarque la reconnut, et combla de caresses Bliombéris. Ce jeune guerrier se rendit chez la reine, qui le reçut avec bonté ; et passant ensuite dans l'appartement de Félicie, au moment où elle recevoit tous les seigneurs de la cour,

cette princesse ne put s'empêcher de rougir en lui disant qu'il y avoit bien long-temps qu'on ne l'avoit vu.

Tout étoit prêt pour le tournoi dont la princesse étoit le prix. Déja un magnifique trône est élevé pour Pharamond et Rosemonde. Clodion et la belle Céline sont à leurs pieds : Félicie, parée de tous les diamants de la couronne, et plus brillante que sa parure, est à côté de la reine ; le cirque est rempli de gradins couverts de riches tapis ; toutes les dames, tous les seigneurs de la cour remplissent ces gradins ; une foule immense de peuple est au bas, et l'on voit au milieu du cirque une trentaine de chevaliers qui prétendoient à la main de la princesse.

Avant de commencer le tournoi, le roi avoit décidé que l'on feroit l'examen des actions de chaque prétendant,

et qu'il ne seroit permis qu'aux plus illustres de combattre. Telle étoit la bonne foi de ces heureux temps. Pharamond ne demandoit à chaque chevalier d'autre garant de sa gloire que son propre récit; et la franchise de ces paladins ne se seroit pas démentie, même pour obtenir la princesse. Chacun rendit compte au roi avec modestie et vérité de ce qu'il avoit fait. Lorsque le tour de Bliombéris fut arrivé, il détacha son épée; et la présentant au monarque: Voilà, dit-il, grand roi, le seul titre qui me rend digne de disputer la princesse. Cette épée m'a été donnée par le plus vaillant chevalier du monde, comme un gage de son estime. Mes autres actions ne sont rien, et je les ai oubliées depuis celle qui m'a valu cette épée. Je vous entends, lui répond Pharamond en souriant; com-

battez, soyez vainqueur, et ma fille est à vous. Quelle fut la joie de Bliombéris ! il embrasse les genoux du roi, baise le bas de la robe de la belle Rosemonde, serre contre son sein Clodion et Perceval ; et, animé par un coup-d'œil de la princesse, il s'élance sur Ébene, d'un air qui annonçoit déja la victoire.

Des trente prétendants à la princesse, onze avoient été jugés dignes de combattre : Bliombéris étoit le douzieme. Pour être déclaré vainqueur, il falloit renverser ses onze rivaux, et tenir tête pendant tout le jour à tout chevalier qui demanderoit le combat. Rien n'étonne ces vaillants guerriers ; ils sont déja sur leurs coursiers, déja leurs bras nerveux agitent leurs lances brillantes : on n'attend plus que le signal.

Les trompettes sonnent ; Bliombéris part comme un trait, et renverse au milieu de la carriere le rival qui couroit contre lui. Un autre se présente, et Bliombéris lui fait vuider les arçons. Un troisieme a le même sort. Bliombéris étoit le dieu Mars. Le bel Ébene, plus fier, plus ardent que jamais, sembloit jetter du feu par les yeux et par les naseaux, et hennissoit à chaque victoire. Félicie tremblante suivoit des yeux son amant : elle ne respiroit pas jusqu'au moment où Bliombéris renversoit son adversaire ; alors elle reprenoit haleine, et le plus bel incarnat se répandoit sur ses joues. Pharamond voyoit avec plaisir que la victoire couronnoit Bliombéris ; Clodion applaudissoit de toutes ses forces ; Perceval juroit de se battre contre celui qui vaincroit Bliombéris ; et, malgré les repré-

sentations de tous ceux qui l'entouroient, Blanchefleur crioit chaque fois: Courage, Bliombéris!

Ce vaillant guerrier se surpasse lui-même; et, sans briser sa lance, il a déja renversé ses onze rivaux. Les acclamations le déclarent vainqueur. Pharamond le prend par la main, et le conduit à Félicie. Cette princesse faisoit des efforts pour dissimuler sa joie. Bliombéris est à ses pieds: il va recevoir le prix de son courage, lorsqu'un chevalier inconnu demande le combat. Bliombéris, irrité de voir son bonheur troublé par un concurrent qu'il n'attendoit pas, quitte la main de la princesse; et reprenant sa lance avec fureur: Qu'il paroisse, s'écria-t-il, qu'il vienne, ce nouveau rival! Ce rival parut: et que devint Bliombéris en reconnoissant le chevalier à la cou-

ronne de cyprès, qui avoit triomphé de lui et de Perceval à la fontaine de Merlin? Son courage fut prêt à l'abandonner; une sueur froide coule par tout son corps. Allons, dit-il, il faut savoir mourir, même à l'instant d'être heureux. Le chevalier des cyprès s'avance; il salue le roi et les princesses avec grace; et faisant caracoler son cheval, il glace d'effroi la tendre Félicie.

Perceval, qui l'a reconnu, s'élance dans l'arene, et veut combattre à la place de son ami; il prétend avoir à venger une injure particuliere: mais les juges du camp s'y opposent, et le fier Gallois est obligé d'aller se rasseoir, en menaçant des yeux le chevalier des cyprès. La princesse tremblante n'ose regarder ce dernier combat: un silence morne regne dans l'assemblée, et l'on

n'entend qu'en frémissant le son triste et aigu de la fatale trompette. Bliombéris regarde Félicie, se recommande à elle, serre fortement Ébene, et vole à son ennemi.

La rencontre de deux nuages chargés de tonnerre et poussés par des vents contraires ne fait pas un bruit plus affreux. Les deux chevaliers tombent sur la croupe de leurs chevaux, qui sont eux-mêmes renversés : mais, se débarrassant des étriers, ils se rejoignent le cimeterre à la main, et commencent un nouveau combat qui fait frémir les plus hardis des spectateurs. Félicie, que je vous plains ! vous sentez tous les coups que l'on porte à votre amant, et votre cœur n'a point de cuirasse. Ce tendre cœur est déchiré par chaque coup d'épée que Bliombéris reçoit sur ses armes. Perceval furieux ne se con-

tient déja plus ; il veut aller prendre la place de son ami. Pharamond et Blanchefleur peuvent à peine le retenir : ils lui font remarquer que Bliombéris n'a pas encore le moindre désavantage. Ce héros se défend avec la même vigueur qu'il est attaqué. Déja cette fatale couronne de cyprès est effacée ; chaque coup de Bliombéris fait voler une piece de l'armure de son adversaire ; chaque coup de son ennemi fracasse celle de Bliombéris. Le sang ne coule pas encore ; mais il va bientôt couler : Bliombéris, le vaillant Bliombéris, chancele ; un coup d'épée brise son casque, et laisse sa tête désarmée : il la couvre de son bouclier ; mais bientôt il tombe un genou à terre, et se défend encore avec intrépidité. Félicie est évanouie ; Blanchefleur jette des cris affreux ; et Perceval, l'épée à la

main, s'élance entre les combattants. Barbare, dit-il à l'inconnu, c'est à moi qu'il faut adresser tes coups; je suis ton ennemi, je te défie, je t'abhorre; je te regarde comme le plus lâche des hommes si tu poursuis l'avantage que le hasard te donne sur Bliombéris... Bliombéris! s'écria l'inconnu, Bliombéris! Ô ciel!.. et c'est mon fils que j'allois immoler! A ces mots, il jette son épée et son casque; et tendant ses bras tremblants à Bliombéris: Mon fils, mon cher fils, viens embrasser Palamede! Bliombéris se précipite dans son sein; Palamede le presse contre son cœur, le baigne de ses larmes: Ah! mon fils, dit-il avec des sanglots, mon enfant, mon cher enfant, c'est toi que mon épée frappoit!.. toi... pour qui seul je supporte la vie!.. Guerriers, s'écrie-t-il en regardant tous les spec-

tateurs, voilà mon vainqueur, je lui rends les armes ; mon fils me surpasse, mon fils est un héros. Ces paroles sont entendues ; le cirque retentit d'applaudissements.

Palamede vient présenter son fils à Pharamond, qui voulut finir cette heureuse journée par l'hymen de Félicie et de Bliombéris.

Palamede, Perceval et Blanchefleur ne quitterent plus ces tendres amants ; et leur union, en les rendant heureux, fit le bonheur de toute la cour de Pharamond.

FIN.

PIERRE,

NOUVELLE ALLEMANDE.

La langue allemande est trop difficile; presque aucun François ne l'apprend : et c'est dommage ; nous y perdons du plaisir, les Allemands y perdent de la gloire. Si nous pouvions lire en original leurs bons auteurs , nous serions enchantés de cette simplicité, de cette douceur qui caractérisent leurs ouvrages. Ils connoissent la nature, et surtout la nature champêtre, mieux que nous ; ils l'aiment bien davantage, et la peignent avec des couleurs plus vraies. Les simples traductions de Gessner sont au-dessus de toutes nos pastorales : on ne quitte jamais la mort d'Abel, les idylles, Daphnis, sans se trou-

ver plus patient, plus tendre, plus doux, plus vertueux enfin, qu'avant la lecture. Par-tout c'est de la morale pure et facile, et de la vertu qui rend heureux. Si j'étois curé de village, je lirois à mon prône les ouvrages de Gessner; et je suis bien sûr que tous mes paysans deviendroient honnêtes gens, toutes mes paroissiennes chastes, et que personne ne dormiroit au sermon.

En attendant, je fais des contes; et en voici un que je tiens d'un petit Suisse de treize ans, qui avoit long-temps gardé les vaches de M. Gessner.

Dans un village du marcgraviat de Bareith, en Franconie, vivoit un laboureur nommé Pierre. Il possédoit la plus belle ferme du pays, et c'étoit sa moindre richesse. Trois filles et trois garçons, qu'il avoit eus de sa femme

Thérese, étoient mariés, avoient des enfants, et habitoient tous dans sa maison. Pierre, âgé de quatre-vingts ans, Thérese de soixante et dix-huit, étoient servis, aimés et respectés par cette nombreuse famille, qui n'étoit occupée que de prolonger leur vieillesse. Comme ils avoient été sobres et laborieux pendant toute leur vie, nulle infirmité ne les tourmentoit dans leurs vieux ans : contents d'eux-mêmes, s'aimant toujours, heureux et fiers de leur famille, ils remercioient Dieu, et bénissoient leurs enfants.

Un soir, après avoir passé la journée à faire la moisson, le bon Pierre, Thérese et sa famille, assis sur des gerbes, se reposoient devant leur porte. Ils admiroient le spectacle de ces belles nuits d'été que ne connoissent point les habitants des villes. Voyez, disoit le vieillard, comme ce beau ciel est

parsemé d'étoiles brillantes, dont quelques unes, en se détachant, laissent après elles un chemin de feu. La lune, cachée derriere ces peupliers, nous donne une lumiere pâle et tremblante, qui teint tous les objets d'un blanc uniforme. Le vent ne souffle plus; les arbres tranquilles semblent respecter le sommeil des oiseaux qui sont dans leurs nids: la linotte et la fauvette dorment la tête sous leur aile: le ramier repose avec sa compagne, au milieu des petits qui n'ont encore d'autres plumes que celles de leur mere. Ce profond silence n'est troublé que par un cri plaintif et lointain, qui vient frapper nos oreilles à intervalles égaux; c'est le hibou, image du méchant: il veille quand les autres reposent; il se plaint sans cesse, et craint la lumiere du jour. Ô mes enfants! soyez toujours bons, et vous serez toujours heureux. Depuis

soixante ans, votre mere et moi nous jouissons d'une félicité tranquille. puissiez-vous ne pas l'acheter aussi cher qu'elle nous coûta !

A ces mots, quelques larmes vinrent baigner les yeux du vieillard. Louison, une de ses petites-filles, qui n'avoit encore que sept ans, courut l'embrasser. Mon grand-papa, lui dit-elle, vous nous faites tant de plaisir quand vous nous racontez, les soirs, quelque belle histoire ! jugez combien nous en aurions si vous vouliez nous dire la vôtre ! il n'est pas tard, la soirée est belle, et personne n'a envie de dormir. Toute la famille de Pierre lui fit les mêmes instances : on se mit en cercle autour de lui ; Louison alla s'asseoir à ses pieds, et recommanda le silence. Chaque mere prit sur ses genoux l'enfant dont les cris auroient pu distraire l'attention ; tout le monde écouta ; et le bon

vieillard, caressant d'une main Louison, et tenant de l'autre la main de Thérese, commença son histoire.

Il y a bien long-temps que j'avois dix-huit ans, et Thérese en avoit seize. Elle étoit fille unique d'Aimar, le plus riche fermier du pays. J'étois le paysan le plus pauvre du village : je ne m'apperçus de ma pauvreté qu'en devenant amoureux de Thérese.

Je fis tous mes efforts pour éteindre une passion qui devoit me rendre malheureux. J'étois bien sûr que mon peu de fortune seroit un obstacle éternel pour obtenir Thérese, et que je devois renoncer à elle, ou songer aux moyens de m'enrichir. Mais, pour m'enrichir, il falloit quitter le village où demeuroit Thérese : cet effort étoit au-dessus de moi ; j'aimai mieux aller me présenter comme valet de ferme chez le pere de Thérese.

Je fus reçu. Vous jugez avec quel courage je travaillois. Je devins bientôt l'ami d'Aimar ; je le devins encore plus vîte de sa fille. Vous tous, mes enfants, qui vous êtes mariés par amour, vous savez bien comme l'on se plaît, comme l'on se cherche, comme l'on se trouve, quand une fois le cœur s'est donné. Thérese m'aimoit autant qu'elle étoit aimée. Je ne songeois à rien qu'à Thérese ; je vivois auprès d'elle ; je la voyois tous les jours : je ne pensois plus que ce bonheur pouvoit finir.

Je fus bientôt détrompé. Un paysan d'un village voisin fit demander Thérese à son pere. Aimar alla visiter les blés de celui qui s'offroit pour son gendre : d'après cet examen, il décida que c'étoit l'homme qu'il falloit à sa fille. Le mariage fut arrêté.

Nous eûmes beau pleurer, nos larmes ne servoient de rien. L'inflexible

Aimar fit entendre à Thérese que sa tristesse lui déplaisoit : il fallut encore se contraindre.

Le jour fatal approchoit : tout espoir nous étoit ôté ; Thérese alloit devenir la femme d'un homme qu'elle haïssoit. Elle étoit sûre d'en mourir ; j'étois certain de ne pas lui survivre : nous prîmes le seul parti qui nous restoit ; nous nous enfuîmes : et le ciel nous punit.

Thérese et moi quittâmes le village au milieu de la nuit : elle étoit montée sur un petit cheval qu'un de ses oncles lui avoit donné ; j'avois décidé qu'elle pouvoit emmener ce cheval qui n'appartenoit pas à son pere. Un petit paquet de ses hardes et des miennes étoit dans un bissac : quelques provisions, très peu d'argent, fruit de ses épargnes, voilà ce qu'emportoit Thérese. Moi, je n'avois rien voulu prendre, tant il est vrai que la jeunesse se fait des ver-

tus à son gré : j'enlevois une fille à son pere, et je me serois fait un scrupule de rien emporter de chez lui.

Nous marchâmes toute la nuit : au point du jour nous étions sur la frontiere de Boheme, hors de crainte d'être rejoints. Nous nous arrêtâmes dans un vallon, au bord d'un de ces petits ruisseaux que les amoureux aiment tant à trouver. Thérese descendit de cheval, s'assit avec moi sur le gazon; et nous fîmes un repas frugal, mais délicieux. Ce repas fini, nous nous occupâmes de ce que nous allions devenir.

Après un long entretien, après avoir compté plus de vingt fois notre argent, et estimé le cheval à sa plus haute valeur, nous trouvions toujours que toutes nos richesses ne valoient pas vingt ducats. Vingt ducats ne font pas vivre long-temps. Nous décidâmes qu'il fal-

loit d'abord gagner une grande ville pour y être moins découverts si l'on nous poursuivoit, et pour nous marier le plus promptement possible. Après cette sage résolution nous prîmes la route d'Égra.

En arrivant nous courûmes à l'église ; un prêtre nous maria : nous lui donnâmes la moitié de notre petit trésor ; jamais argent ne fut dépensé de si bon cœur. Il nous sembloit que toutes nos peines étoient finies, que nous n'avions plus rien à craindre : tout alla bien pendant huit jours.

Au bout de ce temps le petit cheval étoit vendu ; au bout d'un mois nous n'avions plus rien. Que faire? que devenir? Je ne savois rien que les travaux rustiques ; et les habitants des grandes villes font si peu de cas de l'art qui les nourrit! Thérese n'étoit guere plus habile que moi ; elle souffroit, elle trem-

bloit pour l'avenir, et nous nous cachions mutuellement nos peines : supplice cent fois plus affreux que les peines mêmes. Enfin, n'ayant plus de ressource, je m'engageai dans le régiment de cavalerie qui étoit en garnison à Égra. Le prix de mon engagement fut donné à Thérese, qui le reçut en pleurant.

Ma paie me suffisoit pour vivre; les petits ouvrages que faisoit Thérese, car l'indigence l'avoit instruite, lui donnoient le moyen de faire aller notre petit ménage. Un enfant vint resserrer nos nœuds : c'étoit toi, ma chere Gertrude; nous te regardâmes, Thérese et moi, comme devant faire le bonheur de nos vieux jours. A chaque enfant que le ciel nous a donné, nous avons dit la même chose; et jamais nous ne nous sommes trompés. Je te

mis en nourrice, parceque ma femme ne put te nourrir: elle en fut désolée; elle passoit les jours auprès de ton berceau, tandis que, par mon exactitude à mes devoirs, je tâchois d'acquérir l'estime et l'amitié de mes chefs.

Frédéric, mon capitaine, n'avoit que vingt ans: il se distinguoit de tous les autres officiers par sa douceur et par sa figure. Il m'avoit pris en affection; je lui racontai mon aventure: il vit Thérese, et notre sort l'intéressa. Il nous promettoit tous les jours de faire des démarches auprès d'Aimar; et comme je dépendois absolument de lui, j'avois sa parole qu'il me rendroit ma liberté aussitôt qu'il auroit appaisé mon beau-pere. Frédéric avoit déja écrit à notre village, sans recevoir de réponse.

Le temps s'écouloit: mon jeune ca-

pitaine ne paroissoit pas se refroidir. Thérese cependant devenoit chaque jour plus triste. Lorsque je lui en demandois le motif, elle me parloit de son pere; et détournoit la conversation. J'étois loin de soupçonner que Frédéric étoit la cause de son chagrin.

Ce jeune homme, ardent comme on l'est à son âge, avoit vu Thérese comme je la voyois; sa vertu étoit plus foible que sa passion. Il connoissoit nos malheurs; il savoit le besoin que nous avions de lui : il osa expliquer à Thérese quel prix il vouloit de sa protection. Ma femme fut indignée, et le lui témoigna : mais connoissant mon caractere violent et jaloux, elle me déroboit ce fatal secret; elle résistoit à Frédéric sans me le dire, tandis que, trop crédule, je lui vantois tous les jours la généreuse amitié du capitaine.

Un jour qu'après avoir descendu le piquet je regagnois la maison où demeuroit ma femme, j'apperçus devant moi, jugez de ma surprise, Aimar. Te voilà donc, s'écria-t-il, ravisseur! rends-moi ma fille; rends-moi le bonheur que tu m'as enlevé pour prix de l'amitié que je t'avois marquée. Je tombai à genoux devant Aimar; j'essuyai le premier moment de sa colere; je l'appaisai par mes pleurs : il consentit à m'écouter. Je n'entrepris point de me justifier : Le mal est fait, lui dis-je; Thérese est à moi; elle est ma femme. Ma vie est dans vos mains, punissez-moi; mais épargnez votre enfant, votre fille unique; ne déshonorez pas son époux; ne la faites pas mourir de douleur : oubliez-moi pour ne vous souvenir que d'elle. En disant ces mots, au lieu de le conduire chez Thérese,

je le conduisois vers l'endroit où l'on te nourrissoit, ma fille : Venez, ajoutai-je, venez voir quelqu'un dont il faut aussi que vous ayez pitié.

Tu étois dans ton berceau, Gertrude ; tu dormois ; ton visage blanc et vermeil peignoit l'innocence et la santé. Aimar te regarde, ses yeux se mouillent. Je te prends dans mes bras, je te présente à lui : Voilà encore votre fille, lui dis-je. Tu te réveillas à mon mouvement ; et, comme si le ciel t'avoit inspirée, loin de te plaindre tu te mis à sourire ; et, tendant tes deux petits bras vers le vieux Aimar, tu saisis ses cheveux blancs que tu serrois dans tes doigts en rapprochant son visage du tien. Le vieillard te couvrit de baisers, me pressa contre sa poitrine ; et t'emportant avec lui : Allons trouver ma fille ; viens, mon fils, s'écria-t-il

en me tendant la main. Vous devez penser, mes enfants, avec quelle joie je le conduisis à notre maison.

Pendant le chemin, je craignis que la vue de son pere ne fît du mal à Thérese. Dans le dessein de la prévenir, je cours devant Aimar ; je monte, j'ouvre la porte, et je vois Frédéric aux genoux de Thérese qui étoit obligée d'employer la force pour se dérober à ses transports. A peine ce spectacle avoit frappé mes yeux, que mon épée étoit dans le sein de Frédéric. Il tombe baigné dans son sang, il s'écrie : on accourt; la garde arrive, mon épée fumoit encore; on me saisit, et le malheureux Aimar arrive avec la foule pour voir son gendre chargé de fers.

Je l'embrassai, je lui recommandai mon enfant et ma femme qui étoit sans connoissance : je t'embrassai aussi,

ma chere Gertrude, et je suivis mes camarades, qui me conduisirent dans un cachot.

J'y fus deux jours et trois nuits, dans l'état que vous pouvez imaginer. J'ignorois tout ce qui se passoit; j'ignorois le sort de Thérese : je ne voyois personne que mon sinistre geolier, qui répondoit à toutes mes questions en m'assurant que je ne pouvois demeurer long-temps sans être condamné.

Le troisieme jour, les portes s'ouvrent; on me dit de sortir; un détachement m'attendoit : on m'entoure; je marche; on me conduit à la place d'armes. Je vois de loin le régiment assemblé, et j'apperçois l'affreux instrument de mon supplice. L'idée que j'étois au comble de mes maux me rendit les forces que j'avois perdues : je doublai le pas par un mouvement con-

vulsif; ma langue prononçoit malgré moi le nom de Thérese; je la cherchois des yeux, je me plaignois de ne pas la trouver : j'arrive enfin.

On me lit ma sentence; on me livre à celui qui devoit l'exécuter. Je n'attendois plus que le coup mortel, lorsque des cris perçants suspendent mon supplice. Je regarde, je vois un spectre à demi nu, pâle, sanglant, faisant des efforts pour percer la troupe armée qui m'environnoit : c'étoit Frédéric. Mes amis, crioit-il, c'est moi qui suis coupable, c'est moi qui mérite la mort. Mes amis, grace pour l'innocent : j'ai voulu séduire sa femme, il m'en a puni; il a été juste : vous êtes des barbares, si vous osez attenter à ses jours. Le chef du régiment court à Frédéric ; il veut le calmer : il lui montre la loi qui me condamne pour avoir porté la main

sur mon officier. Je ne l'étois plus, s'écrie Frédéric; je lui avois rendu sa liberté : voilà son congé signé de la veille; il n'est pas soumis à votre justice. Les chefs étonnés s'assemblent; Frédéric et l'humanité défendent mes droits; je suis reconduit en prison : Frédéric écrit au ministre; il s'accuse lui-même; il demande ma grace, et l'obtient.

Aimar, Thérese et moi, nous allâmes nous jetter aux pieds de ce libérateur. Il confirma le don qu'il m'avoit fait de ma liberté; il voulut y joindre des bienfaits, que nous n'acceptâmes point. Nous revînmes dans ce village, où la mort d'Aimar m'a laissé maître de ses biens, et où nous finirons nos jours, Thérese et moi, dans la paix et au milieu de vous.

Tous les enfants de Pierre s'étoient

pressés autour de lui pendant son récit. Il ne parloit plus, qu'ils écoutoient encore; et leurs pleurs couloient le long de leurs joues. Consolez-vous, leur dit le bon vieillard; le ciel m'a récompensé de toutes mes peines par l'amour que vous avez pour moi. En disant ces mots, il les embrassa; Louison le baisa deux fois, et toute la famille alla se coucher.

FIN.

CÉLESTINE,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

LES Espagnols ont été nos maîtres en littérature : nous les avons passés depuis ; mais il ne faut pas oublier qu'ils nous guiderent. Ils avoient un théâtre et de bons poètes long-temps avant nous : Lope de Véga, Garcilasso, Michel de Cervantes, écrivoient avant la naissance de Rotrou et de Corneille. Don Quichotte avoit déja valu à la littérature espagnole une gloire dont elle a paru se contenter, puisqu'elle ne s'est pas souciée d'aller au-delà. Leur langue étoit universellement répandue : presque tous les académiciens dont le cardinal de Richelieu composa l'académie françoise savoient l'espagnol, et traduisoient ou imitoient les

auteurs de cette nation. Tous les romans, toutes les comédies de ce temps peignoient les mœurs de l'Espagne. En effet, ces mœurs étoient favorables à la scene: les aventures singulieres, les quiproquo, les déguisements, les duels, qui remplissent tous leurs livres, déplaisent quelquefois, mais n'ennuient guere : la curiosité fait toujours achever l'ouvrage, ce qui n'arrive pas toujours avec des auteurs plus raisonnables. D'ailleurs cette galanterie maure, mêlée à la vivacité, à la noblesse du caractere castillan, fait de tous les vrais Espagnols autant de héros ; et l'on sait que les Espagnoles sont les amantes les plus passionnées.

Comment se fait-il donc que ce peuple, qui a de la valeur, de l'esprit, une patience à toute épreuve, un superbe royaume, les Philippines, les mines du Potose, la moitié de l'Amérique, et des

Bourbons, ne soit pas le plus puissant peuple de l'Europe? Il y auroit là-dessus beaucoup de choses à dire, que je ne dirai point, pour trois raisons. La premiere, c'est qu'elles seroient inutiles : la seconde, c'est que je déplairois peut-être à ALGUNO FAMILIAR DEL SANTO OFFICIO ; eh ! que Dieu m'en préserve ! la troisieme, c'est que j'ai une nouvelle à raconter.

CÉLESTINE à dix-sept ans étoit la beauté de Grenade. Orpheline et héritiere d'une fortune immense, elle vivoit sous la tutele d'un vieux oncle dur et avare : cet oncle s'appelloit Alonze. Il étoit occupé toute la journée à compter ses ducats, et toute la nuit à faire taire les sérénades que l'on venoit donner à Célestine. Le dessein d'Alonze étoit de marier cette riche héritiere avec don Henrique son fils, qui étudioit

depuis dix ans à l'université de Salamanque, et commençoit à expliquer Cornélius Népos assez passablement.

Presque tous les cavaliers de Grenade étoient amoureux de Célestine : ils ne pouvoient la voir qu'à la messe, et tous les jours l'église où elle alloit étoit remplie des jeunes gens les plus aimables et les mieux faits. Parmi eux se distinguoit don Pedre. Capitaine de cavalerie à vingt ans, peu riche, mais d'une grande maison, beau, doux, spirituel et très tendre, il s'attiroit les yeux de toutes les dames de Grenade, et il ne regardoit que Célestine. Celle-ci, qui s'en étoit apperçue, commençoit à regarder aussi don Pedre.

Ils passerent ainsi deux mois sans oser se parler, et ne s'en disant pas moins beaucoup de choses. Au bout de ce temps don Pedre trouva le moyen de faire parvenir à sa maîtresse une

lettre qui lui apprenoit tout ce qu'elle savoit déja. La sévere Célestine eut à peine lu cette lettre, qu'elle la fit reporter à don Pedre avec beaucoup de dignité : mais comme Célestine avoit une mémoire fort heureuse, elle retint la lettre par cœur, et fut en état d'y répondre très en détail huit jours après.

Nos deux amants s'aimoient et s'écrivoient : don Pedre vouloit davantage. Il sollicitoit depuis long-temps la permission de venir causer à la jalousie de Célestine. Tel est l'usage d'Espagne, où les fenêtres servent bien plus pour la nuit que pour le jour : là se donnent tous les rendez-vous. A l'heure où la rue doit être déserte, l'amant s'enveloppe dans son manteau, s'arme de son épée, et marche, en invoquant l'Amour et la Nuit, vers une jalousie basse, grillée du côté de la rue, et fermée en dedans par des vo-

lets. Bientôt les volets s'ouvrent doucement; la charmante Espagnole paroît, et demande en tremblant si personne n'est dans la rue : son amant transporté de joie la rassure ; on se parle à voix basse, on s'interrompt, on se dit cent fois la même chose : les serments volent à travers les grilles ; les baisers y passent à moitié : l'amant maudit les barreaux ; la maîtresse leur rend graces : le jour approche, il faut se séparer; on est encore une heure à se dire adieu, et l'on se quitte sans avoir parlé d'une infinité de choses intéressantes que l'on avoit à se dire.

La jalousie de Célestine étoit au rez-de-chaussée, et donnoit sur une petite place mal bâtie, déserte, et habitée seulement par les plus pauvres du peuple. La vieille nourrice de don Pedre y occupoit une misérable chambre vis-à-vis la fenêtre de Célestine. Pedre va

trouver sa nourrice : Ma bonne mere, lui dit-il, j'ai souffert trop long-temps que vous fussiez si mal logée ; cet oubli est coupable de ma part, et je veux le réparer en vous donnant un appartement chez moi : venez l'occuper, et abandonnez celui-ci à ma disposition. La bonne femme, attendrie jusqu'aux larmes, refuse long-temps ; mais pressée de maniere à ne pouvoir résister, elle accepte l'échange en baisant les mains de son pieux nourrisson.

Jamais roi ne prit possession d'un palais avec autant de joie qu'en ressentit don Pedre en s'établissant dans la chambre de sa nourrice. Dès que le soir fut venu, Célestine parut à la jalousie : elle promit d'y venir tous les deux jours, et tint parole tous les jours. Ces doux entretiens acheverent d'enflammer ces tendres amants : bientôt toutes les heures de la nuit furent employées

à se parler, et toutes les heures du jour à s'écrire. Enfin, ils en étoient tous deux à ce point d'ivresse, de bonheur et de tourments, dernier période de l'amour, quand le fils d'Alonze, Henrique, le futur époux de Célestine, arriva de Salamanque, apportant pour sa prétendue une déclaration d'amour en latin que son régent lui avoit faite.

On tint conseil à la jalousie; mais pendant ce temps le vieux tuteur faisoit dresser le contrat de mariage, et le jour étoit fixé pour marier Célestine et Henrique. Tout le monde sait bien qu'en pareille circonstance il n'y a d'autre parti à prendre que de s'enfuir en Portugal. C'est à quoi on se décida. Il fut arrêté qu'en arrivant à Lisbonne les deux amants commenceroient par se marier, et plaideroient ensuite avec le tuteur. Célestine devoit se munir d'une cassette de pierreries que sa

mere lui avoit laissée : cette cassette valoit beaucoup d'argent, et devoit faire vivre les époux jusques au gain du procès. Jamais dessein ne fut combiné avec tant de prudence.

Il ne s'agissoit plus que de pouvoir s'échapper ; et pour cela il falloit s'emparer de la clef de la jalousie. Célestine en vint à bout. Aussitôt il fut arrêté que le lendemain, à onze heures du soir sonnantes, Pedre, après avoir disposé des chevaux hors de la ville, viendroit chercher Célestine qui descendroit par la fenêtre, et qu'ils fuiroient tous deux vers le Portugal.

Don Pedre employa toute la journée aux apprêts de son départ ; Célestine, de son côté, arrangea et dérangea vingt fois la petite cassette qui devoit les suivre : elle eut grand soin d'y serrer une fort belle émeraude que son amant lui avoit donnée. Célestine

et la cassette étoient prêtes à huit heures du soir ; et il n'en étoit pas dix que don Pedre, dont la voiture étoit toute prête sur la route d'Andalousie, gagnoit en palpitant de joie la petite place.

Sur le point d'y arriver, il entend appeller au secours, et voit deux hommes attaqués par cinq spadassins qui, armés d'épées et de bâtons, s'en servoient alternativement contre eux. Le brave Pedre oublie tout pour se jetter sur les agresseurs : il en blesse deux, et fait fuir les trois autres. Quelle est sa surprise en reconnoissant dans ceux qu'il a délivrés le tuteur Alonze et son fils Henrique ! Les jeunes cavaliers de la ville, amoureux de Célestine, et sachant qu'Henrique alloit l'épouser, avoient eu l'indignité de faire insulter leur rival par des spadassins, espece de scélérats trop commune en Espagne ;

et, sans la valeur de don Pedre, le vieux avare et le jeune écolier auroient eu de la peine à se tirer de leurs mains.

Pedre cherchoit à se dérober à leurs remercîments ; mais Henrique, qui se piquoit d'avoir appris la politesse à Salamanque, juroit qu'il ne le quitteroit pas de toute la nuit. Pedre au désespoir avoit déja entendu sonner onze heures. Hélas ! il ne savoit pas le malheur qui lui étoit arrivé.

Un des spadassins qu'il avoit mis en fuite avoit passé, le nez dans son manteau, près de la jalousie de Célestine. Il faisoit une nuit très obscure : la malheureuse amante, qui avoit ouvert la fenêtre, et qui attendoit don Pedre, crut le voir en appercevant le spadassin. Elle lui tend la main avec un soupir d'impatience et de joie ; et lui présentant la cassette : Prenez nos diamants, lui dit-elle, tandis que je vais

descendre. Au mot de diamants le spadassin s'arrête, saisit la cassette sans répondre un seul mot ; et tandis que Célestine est occupée à descendre, il s'enfuit précipitamment.

Jugez de la surprise de Célestine, lorsque, seule dans la rue, elle regarde autour d'elle, et ne voit plus celui qu'elle avoit pris pour don Pedre. Elle croit d'abord qu'il s'est éloigné pour ne pas donner des soupçons ; elle marche, elle se hâte, le cherche des yeux, l'appelle à voix basse : elle n'apperçoit rien, et personne ne répond. La frayeur la saisit : elle ne sait plus ce qu'elle doit faire. Retournera-t-elle dans sa maison ? Sortira-t-elle de la ville pour aller trouver les chevaux et les gens de don Pedre qui l'attendent ? Elle balance, elle frémit, et marche toujours. Bientôt elle s'égare dans les rues : la solitude, l'obscurité, tout re-

double ses alarmes. Enfin elle rencontre un homme, et lui demande en tremblant si elle est loin de la porte de la ville : cet homme la lui indique. Célestine respire ; elle avance avec plus de courage, sort de Grenade, et ne trouve personne. Elle n'ose encore accuser son amant ; elle espere toujours qu'il est plus loin : elle s'engage dans le chemin, tremble à chaque buisson, appelle à chaque pas don Pedre ; et plus elle marche, plus elle s'égare : c'étoit le côté opposé à la route de Portugal.

Cependant don Pedre n'avoit pu se débarrasser du reconnoissant Henrique et de son pere. Sans vouloir le quitter d'un pas, ils le forcerent de venir avec eux dans leur maison. Pedre, comptant bien que Célestine alloit apprendre en le voyant la cause de son retard, se résigne à les suivre. Ils arrivent : Alonze vole à la chambre de sa

pupille pour l'instruire du péril qu'il a couru ; il l'appelle, on ne répond point : il entre, la jalousie est ouverte. Ses cris font venir les valets ; l'alarme est dans la maison : Célestine s'est échappée. Pedre, au désespoir, veut sur-le-champ courir après elle : Henrique, en le remerciant de l'intérêt qu'il prend à son malheur, veut l'accompagner par-tout. Mais pour être plus sûrs de la retrouver, Pedre exige qu'il aille d'un côté pendant qu'il ira de l'autre. Il court rejoindre ses gens ; et ne doutant pas que Célestine ne soit sur la route de Portugal, il creve ses chevaux en s'éloignant d'elle, tandis qu'Henrique galope vers les Alpuxares, chemin que Célestine avoit pris.

La triste Célestine suivoit la route des Alpuxares, demandant son cher don Pedre à tous les objets que la nuit lui laissoit distinguer. Elle entendit

derriere elle un bruit de chevaux : sa premiere pensée fut que c'étoit don Pedre ; la seconde, que ce pouvoient être des voyageurs ou des brigands : elle sort du chemin toute tremblante, et se cache derriere des broussailles. Bientôt elle voit passer Henrique suivi de plusieurs valets : elle frémit à cette vue ; et de peur de retomber au pouvoir d'Alonze, si elle suit la grande route, elle s'en détourne et s'enfonce dans les bois.

Les Alpuxares sont une chaîne de montagnes qui va depuis Grenade jusqu'à la Méditerranée : elles ne sont habitées que par des pâtres et des laboureurs. Un sol aride et pierreux, des chênes verds épars çà et là, des torrents, des cascades bruyantes, et quelques chevres suspendues à la cime des rochers, sont les seuls objets qui se présentent à Célestine aux premiers

rayons du jour. Épuisée de lassitude et de douleur, les pieds déchirés par les cailloux, elle s'arrête sous un roc, au travers duquel filtroit une eau limpide. Le silence de cette grotte, le paysage agreste qui l'environnoit, le bruit sourd et lointain de plusieurs cascades, le murmure de cette eau qui tomboit goutte à goutte dans le bassin qu'elle s'étoit creusé, tout sembloit se réunir pour faire mieux sentir à Célestine qu'elle étoit seule au milieu d'un désert, abandonnée de toute la nature. Couchée au bord de cette eau, où ses larmes tomboient par intervalles, songeant aux malheurs qui la menaçoient, mais songeant sur-tout à don Pedre, elle se flattoit encore de le retrouver un jour. Ce n'est pas lui, disoit-elle, que j'ai vu fuir avec mes diamants; en vain j'ai cru le reconnoître. Comment est-il possible que mon cœur ne m'ait

pas avertie ! Il me cherche, j'en suis sûre ; il pleure loin de moi, et je vais mourir loin de lui.

Comme elle disoit ces mots, elle entendit au bas de la grotte le son d'une flûte champêtre : elle écoute, et bientôt une voix douce, mais sans culture, chante sur un air rustique ces paroles :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Silvie :
Elle me quitte, et prend un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Tant que cette eau coulera doucement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétoit Silvie :
L'eau coule encore ; elle a changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Qui le sait mieux que moi ! s'écria Célestine en sortant de la grotte pour parler à celui qui chantoit. C'étoit un jeune chevrier, assis au pied d'un saule, et regardant avec des yeux mouillés de pleurs l'eau qui serpentoit sur les cailloux : dans ses mains étoit une flûte, à ses côtés un bâton d'épine et un petit paquet de hardes enveloppées dans une peau de chevre. Berger, lui dit Célestine, on vous a sans doute abandonné ; ayez pitié d'une étrangere que l'on abandonne aussi, et enseignez-moi dans ces montagnes un village, une habitation, où je puisse trouver, non du repos, mais du pain. Hélas ! madame, lui répondit le chevrier, je voudrois pouvoir vous conduire jusqu'au village de Gadara, situé derriere ces roches : mais vous n'exigerez pas que j'y retourne, quand vous saurez que ma maîtresse doit épouser aujour-

d'hui même mon rival. Je vais quitter ces montagnes pour n'y revenir de ma vie ; et je n'emporte que ma flûte, un habit dans ce paquet, et le souvenir du bien que j'ai perdu. Ce peu de mots fit naître plusieurs idées à Célestine : Mon ami, dit-elle au chevrier, vous n'avez point d'argent, et il vous en faudra quand vous serez sorti de ce pays : j'ai quelques pieces d'or que je vais partager avec vous, si vous voulez me donner l'habit renfermé dans ce paquet. Le chevrier accepte l'offre : Célestine lui donne une douzaine de ducats ; et, après s'être fait instruire du sentier qui menoit à Gadara, elle dit adieu au chevrier, et rentre dans la grotte pour s'habiller en berger.

Elle en sortit avec la veste de peau de chamois, tailladée en bleu céleste, la panetiere, le chapeau orné de rubans, et plus belle dans cet équipage

qu'elle ne l'avoit jamais été couverte de pierreries. Elle prend le chemin du village, arrive; et, s'arrêtant sur la grande place, elle demande aux paysans si quelqu'un d'eux n'a pas besoin d'un valet de ferme. On l'environne, on la regarde : les jeunes filles sur-tout considerent ses beaux cheveux blonds qui flottent sur ses épaules, ses yeux doux et brillants, quoiqu'un peu abattus : sa taille svelte, sa démarche, tout les surprend et les ravit. Personne ne peut deviner d'où vient un si beau jeune homme. L'un pense que c'est un grand seigneur déguisé; un autre, que c'est un prince amoureux de quelque bergere; et le magister, qui étoit le poète du lieu, assure que c'est Apollon réduit une seconde fois à venir garder les troupeaux.

Célestine, qui prit le nom de Marcélio, ne fut pas long-temps à trouver

un maître. Ce fut le vieux alcade du village, regardé comme le plus honnête homme du pays. Ce bon laboureur, car les alcades ne sont pas autre chose, se sentit bientôt la plus tendre amitié pour Céléstine. A peine la laissa-t-il un mois à la garde de son troupeau: il lui donna l'emploi de veiller sur sa maison ; et Marcélio s'en acquittoit avec tant de douceur et de fidélité, que le maître et les valets s'en louoient également. Au bout de six mois, l'alcade, qui avoit plus de quatre-vingts ans, laissa l'entiere disposition de son bien à son cher Marcélio : il alla même jusqu'à le consulter sur toutes les causes qu'on lui portoit à juger ; et jamais l'alcade n'avoit été si juste que depuis qu'il étoit guidé par Marcélio. Marcélio étoit l'exemple et l'amour du village ; sa douceur, ses graces, sa sagesse lui gagnoient tous les cœurs. Voyez, di-

soient toutes les meres à leurs fils; voyez ce beau Marcélio : il est toujours avec son maître ; il s'occupe sans cesse de rendre heureuse sa vieillesse, et ne quitte pas ses devoirs, comme vous, pour courir après les bergeres.

Deux ans se passerent ainsi. Célestine, songeant toujours à don Pedre, avoit secrètement envoyé un berger dont elle étoit sûre s'informer à Grenade de son amant, d'Alonze et d'Henrique. Le berger lui avoit rapporté que le vieux Alonze étoit mort, qu'Henrique étoit marié, et que depuis deux ans Pedre n'avoit paru dans le pays. Célestine n'espéroit plus le revoir; et, heureuse de passer ses jours au village, au sein de la paix et de l'amitié, elle tâchoit d'accoutumer son cœur à ne vivre que de ce dernier sentiment, quand le vieux alcade, son maître, tomba dangereusement malade. Mar-

célio lui rendit les soins du fils le plus tendre, et le bon vieillard le traita comme un pere reconnoissant : il mourut en laissant tout son bien au fidele Marcélio. Ce testament ne consola pas l'héritier.

Tout le village pleura son alcade : après lui avoir rendu les honneurs funebres, avec plus de larmes que de pompe, on s'assembla pour élire son successeur. En Espagne, certains villages ont le droit de nommer leur alcade ; c'est-à-dire le magistrat qui juge leurs procès, prend connoissance des délits, fait arrêter les coupables, les interroge, et les livre ensuite aux justices supérieures, qui d'ordinaire confirment les sentences de ces paysans magistrats : car les bonnes loix sont toujours d'accord avec la simple raison.

Le village assemblé élut tout d'une voix celui que le dernier alcade sem-

bloit avoir désigné pour successeur. Les vieillards, suivis de tous les jeunes gens, vinrent en cérémonie porter à Marcélio la marque de sa dignité : c'étoit une baguette blanche. Célestine l'accepta ; et, touchée jusqu'aux larmes des témoignages d'affection que lui donnoient ces bonnes gens, elle résolut de consacrer à leur bonheur une vie destinée d'abord à l'amour.

Tandis que le nouvel alcade s'occupe des devoirs de son état, rappellons-nous le malheureux don Pedre, que nous avons laissé galopant sur la route de Portugal, et s'éloignant toujours de celle qu'il espéroit rencontrer.

Il alla jusqu'à Lisbonne, sans apprendre aucune nouvelle de Célestine. Il revient sur ses pas, cherche de nouveau dans tous les lieux où il a cherché, retourne à Lisbonne, et n'est pas

plus heureux. Après six mois de soins et de peines inutiles, s'étant assuré que sa chere Célestine n'avoit pas reparu à Grenade, il s'imagina qu'elle étoit peut-être à Séville, où elle avoit des parents. Il court à Séville : les parents de Célestine venoient de partir avec la flotte du Mexique. Pedre ne doute pas que sa maîtresse ne soit au Mexique : il s'embarque sur le dernier vaisseau qui restoit à partir, arrive à Mexico, trouve les parents de Célestine, mais ne trouve point celle qu'il cherchoit. Il revient en Espagne : son vaisseau battu de la tempête fait naufrage sur les côtes de Grenade. Don Pedre se sauve à la nage avec quelques passagers ; ils abordent, pénetrent dans les montagnes pour demander du secours, et le hasard ou l'amour les conduit à Gadara.

Don Pedre et ses compagnons d'in-

fortune entrent dans la premiere hôtellerie : ils se félicitent d'avoir échappé au danger ; et tandis qu'on les questionne sur leur malheur, un des passagers prend querelle avec un soldat du vaisseau, pour une cassette que le soldat avoit sauvée, et que le passager prétendoit lui appartenir. Don Pedre, qui veut appaiser la dispute, fait déclarer au passager ce que contient la cassette, et va l'ouvrir, pour s'assurer qu'il a dit vrai. Que devient-il en reconnoissant les pierreries de Célestine, et parmi elles l'émeraude qu'il lui avoit donnée? Il demeure un instant immobile, examine plus attentivement les bijoux; et fixant le maître de la cassette avec des yeux pleins de fureur : D'où vous viennent ces pierreries? lui dit-il d'une voix terrible. Que vous importe? répond fièrement le passager; il suffit qu'elles m'appar-

tiennent. Il veut alors les arracher à Don Pedre : mais celui-ci, ne se possédant plus, le repousse, met l'épée à la main; et attaquant le passager : Traître, lui dit-il, tu confesseras ton crime, ou tu périras sur l'heure. En disant ces mots, il pousse son ennemi qui se défend avec valeur, mais qui tombe bientôt percé d'un coup mortel. Tout le monde accourt à ce spectacle : on environne Don Pedre, on le saisit, on le traîne au cachot; et le maître de l'hôtellerie envoie sa femme chercher le curé pour assister le mourant, tandis qu'il court lui-même chez l'alcade porter la cassotte, et rendre compte de tout ce qui vient d'arriver.

Quelles furent la surprise, la joie, la frayeur de Célestine en reconnoissant ses diamants, et en apprenant l'attentat du cavalier prisonnier! Sur-le-champ elle court à l'hôtellerie : le

curé y étoit déja; et le mourant, touché de ses exhortations, déclara devant l'alcade que, deux ans auparavant, en passant la nuit dans une rue de Grenade, une femme, à une jalousie, lui avoit présenté la cassette, en lui disant de la garder tandis qu'elle alloit descendre; qu'il s'étoit enfui avec les bijoux, et qu'il demandoit pardon de ce vol à Dieu, et à la dame qu'il ne connoissoit point. Après ce récit, il expira, et Célestine courut à la prison.

Comme son cœur palpitoit pendant le chemin! Elle précipite ses pas: tout lui dit que c'est don Pedre qu'elle va revoir; mais elle craint d'en être reconnue. Elle enfonce son chapeau sur ses yeux, s'enveloppe de son manteau; et, précédée d'un greffier et du geolier qui portoit une lumiere, elle descend dans le cachot.

A peine fut-elle au bas de l'escalier, qu'elle reconnut don Pedre. A cette vue, la joie lui ôte presque l'usage de ses sens : elle s'appuie contre le mur; sa tête tombe sur son épaule, et ses larmes coulent le long de ses joues. Elle les essuie, reprend haleine, et, s'efforçant de parler avec assurance, elle approche du prisonnier : Étranger, lui dit-elle en déguisant sa voix et prenant de longs intervalles pour respirer, vous avez tué votre compagnon!... qui a pu vous porter... à une action si coupable? Après ce peu de mots elle ne peut se soutenir, et s'assied sur une pierre en couvrant son visage de sa main. Alcade, lui répond don Pedre, je n'ai point fait un crime, c'étoit une justice : mais je demande la mort; la mort seule peut finir de longs malheurs dont le scélérat que je

viens d'immoler fut la premiere cause. Condamnez-moi, je ne veux pas me défendre; délivrez-moi d'une vie qui m'est odieuse depuis que j'ai perdu le seul bien que je chérissois, depuis que je n'espere plus retrouver..... Il n'acheva pas, et ses levres murmurerent tout bas Célestine.

Célestine tressaillit en entendant prononcer son nom : elle n'est plus maîtresse de son transport; elle se leve, et va pour se précipiter dans les bras de son amant. Mais la présence des témoins l'arrête; elle détourne les yeux, étouffe ses sanglots, et demande à rester seule avec le prisonnier : elle est obéie. Laissant alors couler ses larmes avec plus de liberté, elle s'avance vers don Pedre, le regarde, lui tend la main, et dit en sanglottant : Vous aimez donc toujours celle qui ne vit que

pour toi?..... A ce son de voix, à ces paroles, Pedre leve la tête, et n'ose en croire ses yeux : Ô ciel! est-ce vous? est-ce ma Célestine, ou un ange du ciel qui prend sa figure?.... Ah! c'est toi, je n'en doute plus, s'écria-t-il en la serrant dans ses bras, en la baignant de ses larmes; c'est mon épouse, mon amie : tous mes malheurs sont finis.

Non, lui dit Célestine après quelques moments de silence, tu es coupable d'un meurtre, et je ne puis briser tes fers : mais j'irai dès demain à la ville tout révéler au juge de qui nous dépendons, je lui découvrirai ma naissance, je lui raconterai nos malheurs; et, s'il me refuse ta liberté, je reviendrai finir mes jours en prison.

Aussitôt Marcélio ordonne que don Pedre soit tiré du cachot souterrain pour en occuper un autre moins af-

freux : il pourvoit à ce qu'il ne puisse manquer de rien ; et le tendre alcade, plus tranquille, retourne chez lui disposer son voyage du lendemain. L'événement le plus terrible l'empêcha de partir, et hâta la liberté de don Pedre.

Quelques galeres d'Alger, qui suivoient depuis plusieurs jours le vaisseau de don Pedre, étoient arrivées sur la côte après son naufrage. Pour ne pas perdre leur course, elles résolurent de faire une descente pendant la nuit. Deux renégats qui connoissoient les lieux se chargerent de les conduire au village de Gadara, et ces malheureux ne les guiderent que trop bien. Vers une heure du matin, temps de repos pour le laboureur, et de réveil pour le scélérat, on entend crier : Aux armes ! aux armes ! les Turcs ont débarqué, ils massacrent nos habi-

tants, ils brûlent nos maisons! Ces tristes paroles, l'horreur de la nuit, les plaintes des mourants, jettent la consternation dans tous les cœurs. Les femmes tremblantes serrent leurs époux dans leurs bras; les vieillards vont se réfugier près de leurs fils. Dans un moment le village est en feu. C'est alors qu'à la lueur des flammes on voit briller les terribles cimeterres, et que l'on distingue les turbans blancs des infideles. Ces barbares, le flambeau d'une main et la hache de l'autre, brisent, brûlent les portes des maisons, se précipitent à travers les débris fumants pour aller chercher des victimes ou des dépouilles, et reviennent couverts de sang et chargés de butin.

Les uns pénetrent dans l'asyle où deux jeunes époux, unis seulement depuis le matin, viennent d'être con-

duits par leur mere. Plus pressés d'être reconnoissants que d'être heureux, tous deux, à genoux à côté l'un de l'autre, remercient le ciel d'avoir couronné leurs longues et chastes amours ; tous deux lui demandent le bonheur de l'objet aimé.... Un barbare ose porter ses mains sanglantes sur la timide épouse ; il fait enchaîner son malheureux amant, qu'il épargne par cruauté ; et malgré ses cris et ses pleurs, il arrache, à ses yeux, le prix qui n'étoit dû qu'à lui.

D'autres, plus cruels peut-être, vont enlever l'enfant qui dort dans son berceau. La mere, au désespoir, furieuse, hors d'elle-même, le défend seule contre tous : rien ne l'étonne, rien ne l'épouvante ; elle brave, elle provoque la mort ; elle supplie, elle menace ; tandis que le tendre enfant, déja saisi par ces tigres, les baigne de

ses larmes, leur tend ses petits bras, et demande avec des cris que l'on ne tue pas sa mere.

Rien n'est sacre pour ces barbares : ils forcent les portes de la maison de Dieu, brisent les tabernacles, arrachent l'or qui couvroit les reliques, et foulent aux pieds les os des saints. Hélas ! de quoi servent aux prêtres leur caractere sacré, aux vieillards leurs cheveux blancs, à la jeunesse ses graces, aux enfants leur innocence ? tout est poignardé ou enchaîné ; et bientôt le village ne sera plus qu'un amas de pierres et de cadavres.

Aux premiers cris, au premier tumulte, l'alcade réveillé se leve, court à la prison, fait ouvrir les portes, et instruit don Pedre du danger. Le brave Pedre demande une épée pour lui, et un bouclier pour l'alcade. Il prend par

la main Célestine, se fait jour à travers le tumulte, et arrive à la grande place. Là, il s'adresse aux fuyards : Amis, s'écrie-t-il, vous êtes Espagnols, et vous fuyez! vous fuyez en abandonnant vos femmes et vos enfants à la fureur des infideles! Il les arrête, les range autour de lui, leur inspire son audace, et fond le sabre à la main sur un gros de Turcs qui s'avançoit : il les rompt, il les disperse : il crie victoire. Les habitants reprennent courage; ils viennent en foule se joindre à leurs compagnons. Pedre, sans quitter Célestine, et toujours occupé de lui faire un rempart de son corps, attaque les barbares, les effraie par ses cris, les terrasse par ses coups, immole tous ceux qui résistent, chasse le reste hors du village, reprend les dépouilles, les prisonniers, et quitte la poursuite des

ennemis pour venir éteindre l'incendie.

Le jour commençoit à naître, quand on vit arriver de la ville prochaine un corps de troupes averti trop tard de la descente des infideles. Le gouverneur les conduisoit : il trouve don Pedre, environné de femmes, d'enfants, de vieillards, qui baisoient ses mains en pleurant, et le remercioient de leur avoir rendu leur époux, leur pere, leur fils. L'alcade, auprès de don Pedre, jouissoit du plaisir si doux de voir aimer l'objet qu'on aime. Le gouverneur, informé des exploits de Pedre, le comble d'éloges et de caresses : mais Célestine demande qu'on l'écoute, et déclare au gouverneur, devant tout le village assemblé, son sexe, ses aventures, le meurtre qu'a commis don Pedre, et les motifs qui le rendent si

excusable. Tous les habitants attendris tombent aux pieds du gouverneur pour obtenir la grace de celui qui les a sauvés. Cette grace est accordée ; et l'heureux Pedre embrassoit à la fois Célestine, le gouverneur, et les principaux habitants, quand un des vieillards s'avance vers lui : Brave étranger, lui dit-il, vous êtes notre libérateur ; mais vous nous enlevez notre alcade, et cette perte est peut-être plus grande que votre bienfait. Doublez nos biens au lieu de nous en ôter : restez dans ce village ; daignez être notre alcade, notre maître, notre ami : honorez-nous en nous permettant de vous aimer à notre aise. Dans une grande ville le lâche et le méchant, qui ont le même rang que vous, se croiront vos égaux : ici, chaque habitant vertueux vous regardera comme son pere. Après Dieu,

ce sera vous que nous honorerons le plus; et tous les ans, à pareil jour, nos peres de famille viendront vous présenter leurs enfants, en leur disant : Voilà celui qui a sauvé votre mere.

Pedre se jette au cou du vieillard qui lui parloit ainsi. Oui, mes enfants, oui, mes freres, je reste ici; je ne vivrai plus que pour Célestine et pour vous. Mais mon épouse a des biens considérables à Grenade, notre digne gouverneur nous les fera rendre ; et ces biens seront employés à rebâtir les maisons brûlées par les infideles. A cette seule condition j'accepte la place d'alcade : et quand je vous aurai consacré et nos richesses et ma vie, nous ne serons pas quittes; vous m'avez rendu Célestine.

Tout le village embrassa les genoux de don Pedre. Le gouverneur se char-

gea de tout arranger selon ses desseins. Deux jours après on célébra le mariage de Célestine et de son amant. Malgré les malheurs récents, les habitants leur firent des fêtes; et les deux amants vécurent long-temps heureux, en rendant heureux tout le village.

FIN.

SOPHRONIME,

NOUVELLE GRECQUE.

Il faut être plus Grec que je ne le suis pour oser parler des Grecs : je me contente d'admirer leurs livres, que je ne lis pourtant que traduits. L'Iliade, et sur-tout l'Odyssée, me transportent. Je pleure toujours en relisant la scene d'Ulysse et d'Eumée, celle avec la fidele Euriclée, la reconnoissance du roi d'Ithaque et de Pénélope. Comme il connoissoit la nature, celui qui n'a pas dédaigné de placer dans un poëme épique Argus, ce bon vieux chien qu'on laissoit périr sur du fumier à la porte du palais, et qui meurt de joie en revoyant son maître !

Les Grecs modernes ne font plus de si beaux contes; et malheureusement la nouvelle suivante est l'ouvrage d'un Grec moderne.

SOPHRONIME naquit à Thebes : son pere, d'une famille ancienne de Corinthe, étoit venu s'établir dans la capitale de la Béotie. Il y mourut; sa femme le suivit bientôt : Sophronime à douze ans se trouva sans parents, sans fortune et sans protecteur.

De tout ce qui lui manquoit, il ne regrettoit que son pere et sa mere. Le pauvre enfant alloit pleurer tous les jours sur leur tombe; il revenoit ensuite manger le pain que lui donnoit par charité un prêtre de Minerve.

Un jour que le malheureux orphelin s'étoit perdu dans la ville, il entra dans l'attelier du fameux Praxitele. Il

est saisi d'un transport involontaire, à la vue de tant de chefs-d'œuvre : il regarde, il admire; et s'adressant à Praxitele avec cette hardiesse et ces graces qui n'appartiennent qu'à l'enfance : Mon pere, lui dit-il, donne-moi un ciseau, et apprends-moi à devenir un grand homme comme toi. Praxitele regarde ce bel enfant; il est étonné du feu qui brille dans ses yeux; il l'embrasse avec tendresse : Oui, je serai ton maître, lui répond-il; reste avec moi; j'espere que tu me surpasseras.

Le jeune Sophronime, heureux et reconnoissant, ne quitta plus Praxitele, et sentit bientôt se développer le grand talent qu'il avoit reçu de la nature : à dix-huit ans, il faisoit déja des ouvrages que son maître auroit avoués.

Malheureusement, à cette époque, Praxitele mourut, et laissa par son testament une somme assez considérable à son éleve favori. Sophronime fut inconsolable : le séjour de Thebes lui devint odieux ; il quitta sa patrie, et employa le legs de son bienfaiteur à parcourir la Grece.

Comme il portoit dans toutes les villes cet amour du beau, ce desir d'apprendre, qui l'avoient enflammé dès l'enfance, chaque jour le rendoit plus instruit, chaque chef-d'œuvre qu'il voyoit lui apprenoit quelque chose. Le besoin de plaire acheva de polir son caractere et son esprit : plus modeste à mesure qu'il devenoit plus savant, pensant toujours à ce qui lui manquoit et jamais à ce qu'il avoit acquis, Sophronime à vingt ans fut le plus habile et le plus aimable des hommes.

Résolu de se fixer dans une grande ville, il choisit Milet, colonie grecque, sur la côte d'Ionie. Il y acheta une petite maison, des blocs de marbre, et fit des statues pour vivre.

La réputation, trop lente quelquefois à suivre le mérite, ne le fut pas pour Sophronime. Ses ouvrages furent estimés; l'on ne parla bientôt plus que de son talent. Le jeune Thébain, sans se laisser enivrer de ces éloges, redoubla d'efforts pour les mériter. Tranquille et solitaire dans son attelier, il consacroit sa journée au travail; le soir il se reposoit en lisant Homere: ce plaisir utile élevoit son ame, et fournissoit à son génie les idées du lendemain. Satisfait du jour passé, et prêt pour le jour à venir, il remercioit les dieux, et se livroit au sommeil.

Ce bonheur ne dura pas: le seul en-

nemi qui puisse ôter le repos à la vertu ne laissa pas Sophronime en paix. Carite, fille d'Aristée premier magistrat de Milet, vint, avec son pere, visiter l'attelier du jeune Thébain.

Carite effaçoit toutes les beautés d'Ionie, et son ame étoit encore plus belle que son visage. Aristée son pere, le plus riche des Milésiens, s'étoit consacré tout entier à l'éducation de sa fille; il n'eut pas de peine à lui faire aimer la vertu: ses trésors prodigués lui donnerent tous les talents qui l'embellissent. Carite, avec seize ans, un esprit fin, une ame tendre, une figure charmante, pensoit comme Platon, et chantoit comme Orphée.

Sophronime, en la voyant, sentit un trouble, une émotion qui lui étoient inconnus. Il baissa les yeux, il balbutia. Aristée, attribuant son embarras

au respect, le rassura par des paroles pleines de bonté : Montrez-nous, lui dit-il, votre plus belle statue : tout le monde vante votre talent. Hélas ! répondit Sophronime, j'ai osé faire une Vénus, dont j'étois content jusqu'à ce jour ; mais je vois bien qu'il faut la refaire. En disant ces mots, il découvroit sa Vénus, et jettoit un coup-d'œil timide sur Carite. Celle-ci, qui avoit compris ses paroles, faisoit semblant de s'occuper de la statue, et pensoit au jeune sculpteur.

Aristée, après avoir admiré les ouvrages de Sophronime, sortit de l'attelier, et lui promit de venir le revoir. Carite, en le quittant, le salua d'un air gracieux : le pauvre Sophronime s'apperçut pour la premiere fois, quand elle fut partie, qu'il restoit tout seul dans sa maison.

Ce soir-là, il ne lut point Homere; il s'occupa de Carite. Le lendemain, au lieu de travailler, il courut toute la ville, dans l'espérance de revoir Carite. Il la revit; et, dès ce moment, plus de repos, plus d'étude; les statues imparfaites restoient au fond de l'atelier: Apollon, Diane, Jupiter, n'étoient plus rien pour Sophronime. Toujours songeant à Carite, il passoit sa vie dans les cirques, dans les lieux publics, dans les promenades. Quand il ne l'avoit pas vue, il revenoit penser à elle; quand il l'avoit apperçue, il revenoit s'occuper des moyens de la revoir.

Enfin, sa réputation, sa constance, son adresse lui ouvrirent la maison d'Aristée. Il s'entretint avec Carite; il n'en fut que plus amoureux. Comment oser le lui dire? comment un sculpteur

sans fortune, sans parents, pouvoit-il prétendre au premier parti de la ville? Tout, jusqu'à sa délicatesse, lui défendoit de parler. Carite étoit si riche, qu'il n'étoit pas permis à un homme pauvre de la trouver belle. Sophronime savoit tout cela : il étoit sûr de se perdre en se déclarant; mais il falloit mourir, ou se déclarer. Il écrivit à Carite. Cette lettre si tendre, si soumise, si respectueuse, fut confiée à un esclave d'Aristée, à qui Sophronime donna tout ce qu'il avoit amassé du prix de ses statues. L'infidele esclave, au lieu de porter la lettre à Carite, courut la livrer à son pere.

Le vieux Aristée, indigné de l'audace, abusa, pour la premiere fois, du droit que lui donnoit sa charge : il supposa des crimes à Sophronime, l'accusa lui-même dans le conseil, et le fit bannir de la ville.

Le malheureux attendoit chaque jour, en tremblant, la réponse de l'esclave : il reçut l'ordre de quitter Milet. Il ne douta pas que Carite offensée n'eût elle-même sollicité cette vengeance : J'ai mérité mon sort, s'écria-t-il ; mais je ne puis me repentir de l'avoir mérité. Ô dieux ! rendez-la heureuse, et rassemblez sur ma tête tous les maux qui pourroient troubler sa vie. Sans murmurer de la rigueur de ses juges, il s'achemina tristement vers le port, et s'embarqua sur un vaisseau crétois.

Cependant le pere de Carite crut devoir cacher à sa fille le véritable motif qui avoit fait bannir Sophronime : Carite s'en douta ; elle avoit lu dans les yeux du Thébain tout ce qu'elle n'auroit osé lire dans sa lettre ; elle donna quelques pleurs au souvenir d'un hom-

me devenu malheureux pour l'avoir aimée. Mais Carite étoit bien jeune; elle l'oublia bientôt : et Aristée, tranquille, ne songeoit plus qu'à marier sa fille, lorsqu'un événement extraordinaire répandit la consternation dans Milet.

Des pirates de Lemnos surprirent un quartier de la ville. Avant que les citoyens armés fussent accourus pour les chasser, ces barbares pillerent le temple de Vénus, et enleverent jusqu'à la statue de la déesse. Cette statue étoit le palladium de Milet; à sa possession étoit attachée la félicité des Milésiens.

Le peuple consterné envoie des ambassadeurs à Delphes, pour consulter Apollon. L'oracle répond que Milet ne sera en sûreté que lorsqu'une nouvelle statue de Vénus, aussi belle que

la déesse même, aura remplacé celle que l'on a perdue.

Sur-le-champ les Milésiens font publier dans toute la Grece que la plus belle fille de Milet et quatre talents d'or seront la récompense du sculpteur qui remplira les conditions de l'oracle. Plusieurs fameux artistes arrivent avec leurs ouvrages; on les expose sur la place publique; les magistrats, le peuple admirent: mais dès que la statue est posée sur l'autel, un pouvoir surnaturel la renverse. Les Milésiens désespérés regrettent alors Sophronime; ils demandent à grands cris que l'on s'occupe de le chercher.

Aristée lui-même est obligé de prendre des informations sur le vaisseau crétois où le malheureux banni s'étoit embarqué. L'on rapproche les époques, les jours; l'on envoie jusqu'en

Crete, et l'on apprend que ce vaisseau a péri avec tout son équipage à la hauteur de l'isle de Naxe.

Les Milésiens désolés s'en prennent à leur magistrat, et de son peu de vigilance, cause de l'invasion des barbares, et de la mort de Sophronime, qu'il avoit fait bannir injustement. Le peuple passe bientôt du murmure à la révolte ; il court à la maison d'Aristée, il l'entoure, il la force. Les larmes de Carite, ses cris, ses prieres, ne peuvent sauver son pere : Aristée est saisi, chargé de fers, et traîné dans un cachot. Le peuple décide qu'il n'en sortira que lorsque la statue de Vénus aura été remplacée.

Carite, au désespoir, veut aller elle-même à Athenes, à Corinthe, ou à Thebes, chercher un artiste qui puisse délivrer son pere. Elle prend d'abord

des mesures pour adoucir sa prison : un esclave sûr doit veiller à tous ses besoins. Carite, tranquille de ce côté, équipe un vaisseau, le charge de trésors, et part.

Les premiers jours de sa navigation furent heureux ; les vents sembloient la protéger : tout-à-coup un orage épouvantable détourne le vaisseau de sa route, et force le pilote de se réfugier dans une anse qui lui étoit inconnue. A peine y est-il, que l'orage cesse : le soleil revient ; et Carite, invitée par la beauté du temps, veut descendre à terre, pour se reposer quelques heures de la fatigue de la mer. Elle est bientôt sur le rivage. Un doux sommeil, sur un lit de gazon, la délasse, et lui fait oublier pour un moment toutes ses peines. Ce sommeil ne fut pas long : Carite s'éveille ; et voyant que ses es-

claves dormoient encore, elle ne veut pas les troubler. Seule avec ses chagrins, elle se promene sur la rive ; et, desirant de connoître ces lieux inhabités, elle franchit les rochers qui mettoient à l'abri des flots l'intérieur de l'isle.

Elle apperçoit une vallée délicieuse, traversée par deux petits ruisseaux, et couverte d'arbres fruitiers : elle s'arrête pour contempler ce beau spectacle. La nature étoit alors dans les plus beaux jours du printemps : tous les arbres sont fleuris ; les gouttes d'eau de l'orage passé pendent encore à l'extrémité de chaque fleur ; et le soleil, en les frappant de ses rayons, parseme les branches de pierres précieuses. Les papillons, heureux de revoir le beau temps, recommencent à voler sur les primeveres : des légions d'abeilles bour-

donnent au-dessus des arbres, et n'osent pas encore toucher aux fleurs, de peur de mouiller leurs ailes transparentes. Le rossignol et la fauvette, revenus de leur frayeur, font retentir l'écho de leur ramage, tandis que leurs femelles, plus tendres, et ne songeant qu'à l'amour, voltigent sur la prairie, essaient avec leur bec le foin encore trop verd pour elles; et lorsqu'elles ont trouvé un brin d'herbe sec et flexible, pleines de joie, elles l'emportent à tire d'ailes au nid qu'elles ont commencé.

Carite admira ce spectacle, et soupira. Elle descendit dans le vallon; et traversant la prairie, elle apperçut une petite cabane entourée de noyers verds. Un bosquet lui en déroboit l'entrée: elle pénetre dans ce bosquet; elle entend le murmure d'un ruisseau qui serpentoit à ses pieds: bientôt les ac-

cents d'une lyre se mêlent à ce bruit si doux ; elle écoute : une voix gracieuse et tendre chante ces paroles :

J'ai payé cher ce court moment d'erreur
Où j'ai cru que l'amour suffisoit pour lui plaire.
Je ressemble à ce téméraire
Dont la reine du ciel avoit séduit le cœur :
Junon, plus barbare que sage,
Feignit jusques à lui d'abaisser ses appas ;
Il crut la serrer dans ses bras....
Le malheureux n'embrassoit qu'un nuage.
Tel est mon triste sort, hélas !
Et je sens trop que ma peine cruelle
Doit survivre même au trépas :
Si l'ame est immortelle,
L'amour ne l'est-il pas ?

La voix n'avoit pas achevé, que Carite, reconnoissant Sophronime, tombe évanouie. Au bruit qu'elle fait, il accourt, il la voit, il la prend dans

ses bras, il la regarde encore, il ne peut croire à son bonheur ; il la porte au bord du ruisseau ; de l'eau jettée sur son beau visage la fait bientôt revenir à elle. Sophronime étoit à genoux : Êtes-vous Carite, lui dit-il, ou bien une divinité ? Je suis la fille d'Aristée, lui répondit-elle avec douceur : mon pere est en danger ; vous seul pouvez le sauver. Ah ! parlez, reprit Sophronime avec transport ; que faut-il faire ? ma vie est à lui comme à vous.

Carite alors lui raconta le service qu'il pouvoit rendre à sa patrie et à son pere. A mesure qu'elle parloit, la joie brilloit dans les yeux de Sophronime : Rassurez-vous, lui dit-il d'un air fier ; j'ai dans ma cabane un ouvrage qui doit plaire à votre déesse, comme à vos citoyens : il est à vous, Carite ; mais j'exige que vous ne le voyiez que dans le temple de Milet.

La fille d'Aristée y consentit ; et Sophronime lui raconta comment il s'étoit sauvé du naufrage, seul avec ses outils de sculpture. Il avoit trouvé dans cette isle déserte de l'eau, des fruits et du marbre. Tranquille dans la cabane qu'il s'étoit construite, il avoit travaillé au chef-d'œuvre qui devoit délivrer Aristée. Venez, ajouta-t-il, venez voir l'asyle où je vivois en pensant à vous.

Carite suit Sophronime, et entre avec lui dans sa chaumiere : par-tout le nom de Carite étoit écrit ; par-tout son chiffre et celui de Sophronime étoient enlacés. Pardonnez, lui dit le sculpteur ; seul dans cette isle, j'osois tracer les sentiments de mon cœur ; je n'avois pas peur d'être exilé. Ce mot fit venir quelques larmes dans les yeux de la tendre Carite : elle regarda So-

phronime ; et lui serrant presque la main : Ah ! lui dit-elle , ce n'est pas moi.... Elle n'acheva pas ; et considérant une statue couverte d'un voile qui étoit sur une espece d'autel : Hâtons-nous , ajouta-t-elle , d'aller retrouver mes esclaves ; ils emporteront ce chef-d'œuvre , que je ne dois voir qu'à Milet : vous viendrez avec moi ; et quel que soit l'événement, je sens que nous ne nous quitterons plus.

Sophronime transporté osa baiser la main de Carite , qui ne s'en fâcha pas. Ils alloient prendre le chemin du rivage, quand ils furent joints par les esclaves et les matelots , qui , alarmés de l'absence de leur maîtresse, parcouroient l'isle en la cherchant. Carite leur ordonna de porter avec précaution sur le vaisseau la statue voilée : on lui obéit. Sophronime ne quitta pas sa

cabane sans remercier avec des larmes les divinités champêtres qui l'avoient protégé dans cet asyle. Il posa sur l'autel où avoit été la statue tous ses outils, et les consacra au dieu Pan ; ensuite baisant respectueusement le seuil de sa porte : Je reviendrai, s'écria-t-il, mourir ici, si je ne peux vivre pour Carite. Après ces adieux, ils gagnerent le vaisseau, et reprirent la route de Milet.

La traversée ne fut pas longue, heureusement pour Carite, qui vouloit que Sophronime eût délivré son pere avant de lui avouer sa tendresse. Si le voyage eût duré plus long-temps, peut-être le sculpteur eût-il été récompensé par cet aveu, avant d'avoir mérité de l'être. Mais la sagesse de Carite, le respect de Sophronime, et sur-tout le vent favorable, firent arriver les deux amants comme ils étoient partis de l'isle déserte.

Le nom de Sophronime répandit la joie dans Milet. Le peuple qui l'aimoit s'àssemble, et décide que la statue n'a pas besoin d'être examinée par les citoyens, et qu'elle doit sur-le-champ subir l'épreuve de l'autel de Vénus. On se rend au temple ; une foule immense le remplit : Carite suivoit en tremblant Sophronime, qui s'avançoit avec la statue couverte d'un voile. Il la pose sur l'autel d'un air modeste, mais non timide ; la statue reste debout. Alors il la découvre ; et tout le monde reconnoît les traits de Carite. C'étoit elle, c'étoit sa maîtresse que l'amoureux sculpteur avoit prise pour modele de sa Vénus. Le portrait de Carite étoit si bien dans son cœur, que, loin d'elle, dans son isle, il avoit pu se passer d'original ; et, en la faisant ressemblante, il avoit rempli les conditions de l'ora-

cle, qui exigeoit une statue aussi belle que Vénus même.

La déesse satisfaite, et non jalouse, accepte l'offrande, et manifeste, par la bouche de son grand-prêtre, que l'oracle est accompli. Le peuple pousse des cris de joie ; il environne Sophronime, il lui demande avec transport de choisir sa récompense. Délivrez Aristée, répond-il, et je suis trop payé. On vole à la prison du vieillard Carite veut être la premiere à briser les fers de son pere ; elle l'embrasse, elle l'instruit de son bonheur, et baisse les yeux toutes les fois qu'elle prononce le nom de Sophronime. Aristée reconnoissant demande son libérateur ; il se jette dans ses bras, il le baigne de ses larmes : Mon ami, lui dit-il, je fus bien coupable ; mais Carite doit réparer mon crime. En disant ces mots, il joint dans

ses mains celles des deux amants. Tout le peuple applaudit ; tous sont heureux de leur bonheur ; et Sophronime et Carite vont se jurer une éternelle fidélité au pied de cette statue, preuve certaine de la beauté de Carite et de l'amour de son époux.

FIN.

SANCHE,

NOUVELLE PORTUGAISE.

Les Portugais avoient bien leur mérite quand ils doubloient le cap des Tourmentes, qu'ils découvroient le Brésil, soumettoient les rois de l'Inde, défendoient Diu, et gardoient leurs conquêtes malgré l'Europe jalouse. Ils ont eu des Gama, des Albuquerque, des Almeyde, des Silveira, et un Camoens. Tant de gloire n'a pas duré : leurs héros sont morts en prison, leur Virgile à l'hôpital ; leurs découvertes ont passé à des républicains marchands. Le Portugal a vu détruire sa puissance presque aussi rapidement qu'elle s'étoit formée. Il ne lui reste plus de tant de prospérités que les diamants du Brésil, quelques villes dans l'Asie, le souvenir de

ses exploits, un poëme épique, et un inquisiteur à Goa.

Ce qui vaut peut-être mieux que tout cela, c'est le caractere de tendresse qui a toujours distingué les Portugais. Ils semblent nés pour l'amour; c'est la grande affaire de leur vie : les plus grands sacrifices ne leur coûtent rien dès qu'il s'agit de cette passion. Chaque peuple a ses qualités : et la France, l'Espagne et le Portugal ont de quoi fournir aux dames les trois choses les plus nécessaires au bonheur ; car les époux françois sont assurément les plus aimables, les amis espagnols les plus sûrs, et les amants portugais les plus tendres. Le petit conte suivant, dont je garantis la vérité, prouvera ce que j'avance.

Du temps que le roi maure Aliaton régnoit en Portugal, Sanche se dis-

tinguoit à sa cour et dans ses armées. Dès sa plus tendre jeunesse, la gloire avoit été le besoin le plus pressant de son cœur : son ame de feu n'étoit jamais assez remplie. Il avoit beau parcourir rapidement les Espagnes, vaincre des géants, forcer des châteaux, délivrer des belles; l'inquiet guerrier se plaignoit de n'être pas assez occupé : l'Amour ne tarde guere à venir au secours de ces bouillants désœuvrés.

Un jour qu'il traversoit la forêt de Tomar, fameuse par mille détours où les voyageurs s'égarent, Sanche atteignit un chevalier qui faisoit la même route que lui, mais qui la faisoit plus doucement. Notre héros n'alloit si vîte que parcequ'il s'ennuyoit. Charmé de trouver un compagnon de voyage, il ralentit sa course, et salua le chevalier. Celui-ci lui rendit son salut en détournant son cheval pour le laisser pas-

ser. Sanche lui demanda s'il n'alloit pas à Lisbonne. Non, lui répondit l'inconnu. En suis-je encore loin ? reprit Sanche. Oui, lui dit le chevalier. Et l'entretien auroit fini, si notre paladin n'avoit brûlé de le continuer, précisément parceque l'autre paroissoit ne pas s'en soucier.

Après plusieurs questions inutiles, Sanche prit le parti de louer l'inconnu sur la beauté de ses armes et de son cheval. Celui-ci le remercia très modestement, et sur-tout très laconiquement. Sanche étoit au désespoir ; il donnoit cent coups d'éperon à son coursier pour que l'inconnu lui en demandât au moins la raison. Le pauvre cheval faisoit des bonds inutiles : le tranquille voyageur alloit au pas sans seulement tourner la tête de son côté. Les deux guerriers firent ainsi une lieue qui fatigua davantage Sanche et son

cheval que dix journées de route.

Enfin notre héros ne put y tenir; et s'adressant au taciturne chevalier : Seigneur, lui dit-il d'une voix très animée, la froideur avec laquelle vous me traitez prouve clairement que vous avez peu d'estime pour moi. Je ne puis souffrir un pareil mépris; et puisque vous ne me trouvez pas digne de causer avec vous, vous me ferez au moins la grace de rompre une lance. Je ne puis vous mépriser, lui répondit l'inconnu sans s'émouvoir, puisque je ne vous connois pas : les longues conversations me fatiguent; maïs un défi ne me déplaît jamais. Dépêchons-nous seulement; car la nuit vient, et je veux aller coucher loin d'ici. Je suis fâché de vous retarder, dit Sanche d'un ton piqué; aussitôt, mettant sa lance en arrêt, il vole pour prendre du champ, et revient comme un tonnerre sur le tran-

quille inconnu. Les lances des deux guerriers se brisent; leurs cimeterres brillent, et mille coups redoublés font jaillir le feu de leurs armes.

Sanche étoit jaloux de la beauté des siennes. Sa cuirasse, de l'acier le plus poli, étoit parsemée de clous d'argent: son casque étoit surmonté d'un coq d'or qui soutenoit un panache superbe; ce même coq étoit sur son bouclier, avec ces mots: GUERRE ET AMOUR. Les coups d'épée de l'inconnu avoient déja défiguré le beau casque de Sanche. Furieux de voir sa parure brisée, il abandonne les rênes de son cheval; et prenant son épée à deux mains, il la fait tomber sur la tête de son ennemi de tout son poids et de toute sa rage. Le coup fut terrible; mais il glissa sur l'acier, et ne brisa que le morion. Le casque se détache, et roule sur la poussiere. De longs che-

veux blonds tombent sur les épaules du guerrier désarmé : de grands yeux bleus, dont les longues paupieres s'étoient baissées par la force du coup, se relevent sur Sanche, et reprennent la victoire dont il se félicitoit déja. Notre héros tremblant laisse échapper son épée : il descend de cheval ; et jettant loin de lui son casque, ce vainqueur interdit est à genoux devant celle qu'il vient de vaincre.

Sanche étoit beau : le feu du courage qui brilloit dans ses yeux, cette émotion que lui causoient et le plaisir d'avoir vaincu et la crainte d'avoir blessé, son attitude, sa surprise, tout l'embellissoit encore. La guerriere le regarde et rougit : elle se pressa de sourire, pour que Sanche ne vît pas sa rougeur ; et lui tendant la main avec grace : Levez-vous, chevalier, lui dit-elle, vous êtes vainqueur ; c'est à moi de

vous demander la vie. Hélas ! répondit Sanche, je sens trop que la mienne va dépendre de vous. En disant ces mots, il lui rendit son casque ; et remontant à cheval, ils poursuivirent leur route sans se parler, mais en pensant tous les deux que c'étoit la derniere fois qu'ils se battroient.

Cette belle guerriere étoit la fille du roi de Galice, la princesse Elvire. Aucun paladin ne la surpassoit en courage ; aucune belle ne l'égaloit en beauté. Son cœur n'avoit encore rien aimé ; mais ce cœur sensible ne devoit aimer qu'une fois.

Le beau visage de Sanche, le respect, l'amour qu'elle avoit lus dans ses yeux occupoient Elvire. Pour la premiere fois elle desira de plaire ; et sous prétexte que son casque brisé la gênoit, elle le pendit à l'arçon de sa selle pour se laisser voir à l'amoureux San-

che. Notre héros, qui, quelques instants auparavant, ne s'étoit battu avec elle que pour la faire parler, maintenant timide, embarrassé, la regarde, et baisse la vue : mille questions, mille pensées se présentent en foule ; elles expirent sur ses levres. Ses yeux cherchent les yeux d'Elvire ; mais dès qu'ils les ont rencontrés, ils se baissent avec frayeur. Ah ! que le chemin parut court à Sanche, et même à Elvire ! Le soleil étoit couché depuis long-temps ; la nuit alloit leur dérober le plaisir de se voir, quand ils arriverent à un superbe château.

L'on étoit alors au fort de l'été : le soleil avoit brillé sans nuage depuis son lever. Ce jour, le plus beau des jours de Sanche, avoit été beau pour toute la nature. Mille vapeurs, que la terre brûlante avoit exhalées, s'enflammoient et voltigeoient sur l'horizon. On enten-

doit dans le lointain le bruit sourd de quelques coups de tonnerre. Les arbres s'agitoient doucement et par degrés depuis leurs racines jusqu'à leur sommet; leurs rameaux, en se pressant les uns contre les autres, sembloient se plaindre du sort qui les menaçoit. Le ciel, devenu sombre, perdoit à chaque instant quelque étoile : sa voûte noircie se sillonnoit de traits enflammés; tout annonçoit un affreux orage, et nos voyageurs n'y pensoient pas.

Un coup de tonnerre leur fit appercevoir le château. Sanche propose d'y chercher un asyle; Elvire y consent : mais le pont est levé, et des fossés larges et profonds défendent l'entrée. Notre héros sonne du cor : aussitôt l'on voit paroître au haut d'une tour, et à la clarté du flambeau le plus brillant, non pas un nain difforme tel que ceux

qui servoient de pages aux seigneurs de ce temps-là, mais un enfant, le plus beau des enfants. D'une main il tenoit ce flambeau dont la clarté étoit si vive; de l'autre il portoit un petit arc. Chevaliers, leur cria-t-il, je suis le maître de ce château, et seul je suffis pour en défendre l'entrée. C'est en vain que tous les rois des Espagnes voudroient s'en rendre maîtres; avec cet arc je viendrois à bout de tous les paladins de l'univers. Il est cependant un moyen, ajouta-t-il en souriant, de trouver un asyle chez moi: deux amants qui font à ma porte le serment de s'aimer toujours sont sûrs de devenir mes hôtes; c'est à vous de voir si vous voulez entrer.

A ces mots Sanche regarde Elvire, qui, sans répondre, tourne bride, et reprend au petit pas le chemin qu'elle vient de parcourir. Notre héros remer-

cie l'enfant, et suit tristement sa maîtresse.

Cependant le tonnerre gronde, les éclairs brillent; les vents sifflent, et les nuages répandent des torrents. La fiere Elvire descend de cheval, s'assied près d'un arbre, et, malgré la foudre et la tempête, elle s'endort, ou fait semblant de dormir. Sanche, debout près d'elle, ne songe pas à prendre du repos : il regarde tristement ce beau château où ils auroient pu être à couvert; et, sans oser murmurer de passer la nuit dans les bois, il s'occupe des moyens de ramener quelque jour Elvire frapper à la porte du beau château.

Tandis qu'ils se livroient tous deux à leurs rêveries, et peut-être aux mêmes idées, le bruit d'un cor se fait entendre. Elvire est à l'instant sur pied : ils regardent, ils voient à la lueur des

éclairs un chevalier qui sonnoit de toute sa force. Bientôt le même enfant paroît sur la tour, et dit au chevalier les mêmes choses qu'il avoit dites à Sanche. Ouvrez, ouvrez, répond une jeune dame que le paladin avoit en croupe, ouvrez bien vîte : je suis Xarife ; voici mon cher Abindarraès ; nous nous sommes juré depuis longtemps un amour éternel. Aussitôt les fleches du pont s'abattent ; Xarife et son amant passent, et le pont se releve. Sanche, retombé dans la nuit, soupire. Elvire n'ose soupirer : elle se rassied au pied de l'arbre ; et la pluie tombe plus fort que jamais.

Nos deux amants attendoient le jour en silence: il vint enfin, et la pluie cessa. A peine l'aurore avoit teint l'horizon, qu'Elvire étoit à cheval, et Sanche la suivoit. Comme ils passoient devant le château, l'heureux Abindarraès, avec

sa tendre Xarife, en sortoient pour continuer leur route. Ces deux amants, tous deux à la fleur de l'âge, beaux, frais, et charmés du gîte qu'ils avoient trouvé, saluerent en souriant Elvire et Sanche, qui, tout mouillés, pâles et défaits, leur rendirent gravement le salut. Je me reproche, dit Elvire d'un ton piqué, de n'avoir pas employé la force pour obtenir un asyle dans ce château. Si nous y revenons, reprit Sanche, je vous promets de ne rien épargner pour vous y faire entrer.

En effet le guerrier ne s'occupoit que de ramener Elvire au beau château; mais il craignoit de n'en plus retrouver le chemin. Les détours de la forêt de Tomar en faisoient presque un labyrinthe. Sanche eût voulu pouvoir laisser sur le chemin quelque chose de reconnoissable pour lui seul; mais un chevalier qui n'a que ses armes n'a rien

à laisser sur les chemins. L'Amour lui inspira une idée qui pensa lui coûter bien cher.

Il imagina de dévisser toutes les vis d'argent qui tenoient les pieces de son armure. A mesure qu'il les ôtoit, il les semoit sur la route. Elvire ne s'en appercevoit pas ; et, voulant rompre un silence qui la gênoit, elle lui demanda son histoire. Sanche la lui raconta avec cette sensibilité et ce charme que les amants mettent à tous les récits faits à leur belle. Il parla peu de ses exploits, point du tout des maîtresses qu'il avoit eues, et beaucoup du bonheur d'avoir rencontré Elvire.

Cette belle guerriere lui apprit à son tour et sa naissance et la raison qui l'obligeoit à mener une vie errante : elle avoit quitté la cour du roi son pere pour se dérober aux poursuites d'un chevalier fameux par sa férocité. Le redou-

table Rostubalde, fils de Ferragus, fier de sa naissance, de sa taille gigantesque, et d'une force peu commune, avoit osé demander Elvire à son pere. Le roi de Galice, trop timide pour mécontenter Rostubalde, lui avoit promis sa fille; et la jeune princesse, n'écoutant que son aversion pour le barbare, fuyoit de tous les lieux où elle pouvoit rencontrer son terrible amant.

Le récit de la belle guerriere enflamma de plus en plus le jeune Sanche. Quand on commence d'aimer, on craint si fort que le cœur qu'on veut conquérir ne soit à quelqu'un! on demande en tremblant tout ce qui peut éclairer sur ce doute; et, le doute éclairci, l'amour et l'espoir sont doublés. Sanche écoutoit Elvire avec transport: Elvire se plaisoit à lui redire les mêmes choses; et n'osant avouer qu'elle l'aimoit, elle s'en dédommageoit en ré-

pétant qu'elle détestoit Rostubalde. Pendant cette douce conversation, notre paladin avoit achevé de défaire toutes les vis de son armure. Ses brassards, sa cuirasse ne tiennent plus à rien : mais que lui importe ? il ne voit, il ne pense qu'à Elvire ; il n'est occupé que de l'engager à reprendre la route du beau château.

Comme ils tournoient dans une route, ils virent venir de loin un chevalier monté sur un superbe coursier. Ce chevalier ne les eut pas pultôt apperçus, qu'il vole au grand galop vers eux. Elvire l'envisage, et jette un cri : c'étoit Rostubalde. Deux rivaux se reconnoissent sans s'être jamais vus. Le farouche Rostubalde lance un coup-d'œil terrible à Elvire, et vient l'épée haute sur Sanche : il frappe ; il est frappé. Le coup de Sanche fait chanceler Rostubalde ; mais ses armes résistent : celles

de Sanche, au contraire, ne tiennent à rien ; il en a ôté lui-même les vis : l'épée du barbare les ouvre sans résistance, et sa pointe cruelle fait une blessure épouvantable à la poitrine du téméraire amant. Il tombe baigné dans son sang ; ses yeux mourants se tournent vers Elvire, et ce n'est pas pour demander vengeance. Le féroce vainqueur l'insulte : Foible rival, lui dit-il, tu comptois sur le courage de ta belle ; tu t'es cru dispensé de la savoir défendre : meurs ; mais, avant de mourir, vois-la passer dans mes bras.

En disant ces mots, il descend de cheval, et s'avance vers Elvire. Le désespoir, l'amour, la rage, étoient dans les yeux et dans le cœur de la guerriere. N'approche pas, lui cria-t-elle, et défends-toi. Elle s'élance à terre ; elle fait tomber mille coups d'épée sur le farouche Rostubalde. Celui-ci les pare,

et craint de les rendre à la belle Elvire : mais la belle Elvire n'étoit plus une femme, c'étoit Mars en fureur qui brise tout ce qui s'oppose à sa rage. Les armes de Rostubalde volent par éclats; son sang rougit sa cuirasse : il ne sait encore s'il doit fuir devant la guerriere, ou la traiter en ennemi. A la fin la douleur et la nécessité l'emportent : Rostubalde n'écoute plus rien ; il attaque à son tour Elvire, il lui rend tous les coups qu'il reçoit, et les deux champions semblent acharnés à ne cesser de combattre qu'en cessant de vivre.

La justice et l'amour l'emporterent. Rostubalde, déja étourdi par le coup de Sanche et par ceux d'Elvire, ne peut plus résister à la vaillante amazone : il chancele au moment où elle alloit chanceler. Elvire s'en apperçoit, et ses forces redoublent : elle le presse ; il tombe à genoux, il demande grace :

Non, traître, répond-elle en lui plongeant son épée dans le sein. Elle court vers Sanche ; Sanche étoit sans connoissance : elle se met à genoux près de lui ; ses larmes tombent sur sa blessure, et ce baume ne la guérit pas. Le malheureux Sanche, les yeux fermés, la bouche à demi ouverte, ne respire presque plus ; son sang s'écoule à gros bouillons : Elvire l'arrête, l'étanche ; elle déchire les voiles qui la couvroient sous ses armes, pour bander la plaie de son amant ; elle souleve sa tête, elle met sa main sur son cœur pour voir s'il palpitoit encore. Rien ne la rassure ; elle craint que Sanche n'ait rendu le dernier soupir : elle approche sa bouche de la sienne ; et en voulant s'assurer s'il ne respire plus, ses levres touchent celles du moribond. Ah ! Sanche, ce baiser vous sauva la vie ; tout ce qui vous restoit de sentiment se réveilla pour ce baiser. Sanche ouvre les yeux ;

Elvire transportée court chercher de l'eau dans son casque : Mon ami, lui dit-elle, vivez pour moi, vivez pour mon bonheur. Ces paroles le raniment; il regarde Elvire; il presse sa main, et ses yeux lui disent tout ce que sa bouche ne peut prononcer.

Elvire alors veut aller appeller du secours pour faire porter son amant au plus prochain village. Non, non, lui dit Sanche d'une voix foible et tendre; non, retournons plutôt au château de cet enfant. Elvire rougit, et avoue qu'elle n'est pas bien sûre du chemin. Je l'ai prévu, répond le blessé : mais les clous brillants de mes armes vous guideront jusqu'au château; je les ai semés sur la route pour pouvoir vous y reconduire. Je n'espérois pas que ce fût sitôt.

Elvire, qui comprit alors la cause de la prompte défaite de Sanche, versa des larmes d'attendrissement et d'a-

mour. Sans lui répondre elle coupe plusieurs branches dont elle fait un brancard ; elle l'attache au cheval de Sanche et à celui de Rostubalde ; et posant dessus le malheureux blessé, elle conduit ce convoi si cher à son cœur, en suivant la trace des clous d'argent.

A peine est-elle arrivée, que l'enfant paroît sur la tour. Elvire ne lui donne pas le temps de parler : Ouvrez, dit-elle, nous nous aimons pour toujours. Au mot TOUJOURS les portes s'ouvrent. Le cœur du pauvre Sanche palpitoit en passant sur le pont. Les soins que l'on prit de lui dans le château, et ceux que lui prodiguoit Elvire, lui rendirent bientôt la santé. Après un mois de convalescence ils remercierent le bel enfant, et coururent à la cour du pere d'Elvire, qui les unit l'un à l'autre.

FIN.

BATHMENDI,

NOUVELLE PERSANE.

Les Mille et une Nuits m'ont toujours paru des contes charmants ; mais je les aimerois encore davantage s'ils avoient plus souvent un but moral. Je sais bien que Schéhérazade est trop belle pour se soucier d'être raisonnable ; je n'ignore pas qu'avec un aussi joli visage on peut se passer du sens commun, et que le sultan n'en seroit peut-être pas si amoureux, si elle étoit un peu moins folle : je crois et respecte ces grandes vérités ; et je me borne à répéter que, pour mon goût, qui est peut-être fort mauvais, et à coup sûr très peu important, j'aimerois à lire des contes qui, en m'amusant, me fissent un peu réfléchir. L'extravagance

est admirable, sans doute; mais il faut des ombres dans un tableau, et je voudrois que la raison se montrât de temps en temps pour mieux faire sortir la folie.

J'avois un oncle qui pensoit ainsi. Mon oncle avoit beaucoup voyagé dans le levant, et s'étoit amusé, pendant ses voyages, à faire des contes persans. Ces contes sont bien au-dessous des Mille et une Nuits pour l'imagination : mais ils l'emportent infiniment par le nombre; car mon oncle a fait dans sa vie quatre mille sept cents quatre-vingt-dix-huit contes, parmi lesquels j'ai fait un choix, et je n'ai gardé que celui-ci.

Sous le regne d'un roi de Perse dont mon oncle ne dit pas le nom, un marchand de Balsora fut ruiné par de mauvaises entreprises. Il recueillit les dé-

bris de sa fortune, et se retira au fond de la province du Kousistan. Là, il acheta une petite maison de campagne, et un champ qu'il laboura fort mal, parcequ'il regrettoit toujours le temps où il ne labouroit point. Le chagrin abrégea les jours de ce marchand : il se sentit près de sa fin ; et appellant auprès de lui quatre fils qu'il avoit, il leur dit ces paroles : Mes enfants, je n'ai d'autre bien à vous laisser que cette maison, et la connoissance d'un secret que je n'ai dû vous révéler qu'à présent. Dans le temps de mon opulence, j'avois pour ami le génie Alzim : il me promit d'avoir soin de vous après moi, et de vous partager un trésor. Ce génie habite à quelques milles d'ici, dans la grande forêt de Kom. Allez le trouver ; demandez-lui ce trésor : mais gardez-vous bien de croire........ La mort ne lui permit pas d'achever.

Les quatre fils du marchand, après avoir pleuré et enterré leur pere, gagnerent la forêt de Kom. Ils s'informerent de la demeure du génie Alzim ; on la leur indiqua facilement. Alzim étoit connu de tout le pays ; il accueilloit avec bonté tous ceux qui venoient le voir ; il écoutoit leurs plaintes, les consoloit, leur prêtoit de l'argent quand ils en avoient besoin. Mais ses bienfaits étoient à une condition ; il falloit suivre aveuglément le conseil qu'il donnoit : c'étoit sa manie ; l'on n'étoit reçu dans son palais qu'après en avoir fait le serment.

Ce serment n'effraya point les trois fils aînés du marchand : le quatrieme, qui se nommoit Taï, trouva cette cérémonie fort ridicule. Cependant il falloit entrer et aller recevoir le trésor ; il jura comme ses trois freres : mais, réfléchissant aux dangereuses consé-

quences de cet indiscret serment, se souvenant que son pere, qui visitoit souvent ce palais, avoit passé sa vie à faire des sottises, il voulut, sans être parjure, se mettre à l'abri de tout danger; et, tandis qu'on les conduisoit vers le génie, il boucha ses oreilles avec de la cire odoriférante. Muni de cette précaution, il se prosterna devant le trône d'Alzim.

Alzim fit relever les quatre fils de son ancien ami, les embrassa, leur parla de leur pere, donna des larmes à sa mémoire, et fit apporter un grand coffre rempli de dariques. Voici, dit-il, le trésor que je vous ai destiné : je vais vous le partager, et ensuite je dirai à chacun de vous la route qu'il doit prendre pour être parfaitement heureux.

Taï n'entendoit pas ce que disoit le génie; mais il l'observoit avec attention, et voyoit dans ses yeux et sur son

visage un air de finesse et de malignité qui lui donnoit beaucoup à penser. Cependant il reçut avec reconnoissance la part du trésor qui lui revenoit. Alzim, après les avoir ainsi enrichis, prit un ton affectueux, et leur dit : Mes chers enfants, votre bonne ou votre mauvaise destinée tient à ce que vous rencontriez plutôt ou plus tard un certain être, nommé Bathmendi, dont tout le monde parle, et que bien peu de gens connoissent. Les malheureux humains le cherchent tous à tâtons : moi, qui vous aime, je vais dire à l'oreille à chacun de vous où il pourra le rencontrer. A ces mots, Alzim prend en particulier Békir, l'aîné des quatre freres : Mon fils, lui dit-il, tu es né avec du courage et de grands talents pour la guerre : le roi de Perse vient d'envoyer une armée contre le Turc, joins cette armée ; c'est dans le camp des Per-

ses que tu pourras trouver Bathmendi. Békir remercie le génie, et brûle déja de partir.

Alzim fait signe au second fils d'approcher; c'étoit Mesrou : Tu as de l'esprit, lui dit-il, de l'adresse et de grandes dispositions pour mentir; prends le chemin d'Ispahan : c'est à la cour que tu dois chercher Bathmendi.

Il appelle le troisieme frere qui s'appelloit Sadder : Toi, lui dit-il, tu fus doué d'une imagination vive et féconde; tu vois les objets, non comme ils sont, mais comme tu veux qu'ils soient; tu as souvent du génie, et pas toujours le sens commun : tu seras poëte. Prends le chemin d'Agra; c'est parmi les beaux esprits et les belles dames de cette ville, que tu pourras trouver Bathmendi.

Taï s'avance à son tour; et, grace aux boules de cire, il n'entendit pas un mot de ce que lui disoit Alzim. On

a su depuis qu'il lui avoit conseillé de se faire derviche.

Les quatre freres, après avoir remercié le bienfaisant génie, retournerent dans leur demeure. Les trois aînés ne rêvoient qu'à Bathmendi. Taï déboucha ses oreilles, et les entendit arranger leur départ et proposer de vendre au premier offrant leur petite maison, pour s'en partager le prix. Taï demanda d'être l'acquéreur ; il fit estimer la maison et le champ, paya de son or la portion qui en revenoit à chacun de ses freres, leur souhaita mille prospérités, les embrassa tendrement, et resta tout seul dans la maison paternelle.

Ce fut alors qu'il s'occupa d'exécuter un projet auquel il pensoit depuis long-temps. Il étoit amoureux de la jeune Amine, fille d'un laboureur son voisin. Amine étoit belle et sage : elle avoit soin du ménage de son pere, sou-

lageoit sa vieillesse, et ne demandoit à Dieu que deux choses; la premiere, que son pere vécût long-temps; la seconde, de devenir la femme de Taï. Ses souhaits furent exaucés : Taï la demanda, et l'obtint. Le pere d'Amine vint demeurer chez son gendre, et lui apprit l'art de faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut donner à ses cultivateurs. Taï avoit encore un peu d'or du reste de sa portion; on l'employa à agrandir le champ, à acheter un troupeau. Le champ doubla de valeur; la toison des brebis se vendit; l'abondance régna dans la maison de Taï; et, comme il étoit laborieux et sa femme économe, chaque année augmenta leur revenu. Amine avoit un enfant tous les dix mois. Les enfants, qui ruinent les riches oisifs des villes, enrichissent les laboureurs. Au bout de six ans, Taï, pere de sept enfants les plus

jolis du monde, époux d'une femme bonne et vertueuse, gendre d'un vieillard encore vert et aimable, maître de plusieurs esclaves et possesseur de deux troupeaux, étoit le plus heureux et le plus aisé fermier du Kousistan.

Cependant ses trois freres couroient après Bathmendi. Békir étoit arrivé au camp des Perses: il se présente au grand visir, et demande à servir dans le corps que l'on expose le plus. Sa figure, sa bonne volonté plaisent au visir, qui l'admet dans une troupe de cavalerie. Peu de jours après, la bataille se donna; elle fut sanglante: Békir y fit des prodiges, sauva la vie à son général, et prit de sa main celui des ennemis. Tout retentit des louanges de Békir; tous les soldats l'appellerent le héros de la Perse; et le visir reconnoissant éleva son libérateur au grade d'officier général Alzim avoit raison, disoit tout

bas Békir; c'est ici que la fortune m'attendoit : tout m'annonce que je vais rencontrer Bathmendi.

La gloire de Békir et sur-tout son élévation exciterent l'envie et les murmures de tous les satrapes. Les uns venoient lui demander des nouvelles de son pere, en se plaignant d'avoir été compris dans sa banqueroute; les autres prétendoient avoir eu pour esclave madame sa mere : tous refusoient de servir sous lui, parcequ'ils étoient ses anciens. Békir, malheureux par ses succès mêmes, vivoit seul, toujours sur ses gardes, toujours au moment de recevoir un outrage, qu'il auroit bien su venger, mais qu'il ne pouvoit prévenir. Il regrettoit le temps où il n'étoit que simple soldat, et attendoit avec impatience la fin de la guerre, quand les Turcs, renforcés par de nouvelles troupes et guidés par un nouveau

général, vinrent attaquer la division que commandoit Békir.

C'étoit l'occasion qu'attendoient depuis long-temps les satrapes de l'armée. Ils employerent cent fois plus d'habileté à faire battre leur chef, qu'ils n'en avoient montré pendant tout le cours de leur vie pour n'être pas battus eux-mêmes. Békir se défendoit comme un lion; mais il n'étoit ni obéi ni secondé. Les soldats persans vouloient en vain résister; leurs officiers les retenoient, et ne les guidoient que dans la fuite. Le brave Békir, abandonné, couvert de blessures, accablé sous le nombre, fut pris par les janissaires. Le général turc eut l'indignité de le faire charger de fers aussitôt qu'il put les porter, et l'envoya à Constantinople, où il fut jetté dans un affreux cachot. Hélas! s'écrioit-il dans sa prison, je commence à croire qu'Alzim m'a

trompé; car je ne puis espérer de rencontrer ici Bathmendi.

La guerre dura quinze ans, et les satrapes empêcherent toujours l'échange de Békir. Sa prison ne fut ouverte qu'à la paix : il courut bien vîte à Ispahan chercher le visir son protecteur, à qui il avoit sauvé la vie. Il fut trois semaines sans pouvoir lui parler : au bout de ce temps, il obtint une audience. Quinze ans de prison changent un peu la figure d'un beau jeune homme : Békir n'étoit plus reconnoissable; aussi le visir ne le reconnut pas. Cependant, à force de se rappeller les différentes époques de sa glorieuse vie, il se souvint que Békir lui avoit autrefois rendu un petit service. Oui, oui, mon ami, lui dit-il, je vous remets; vous êtes un brave homme : mais l'état est bien obéré; une longue guerre et de grandes fêtes ont épuisé nos fi-

18

nances : cependant revenez me voir, je tâcherai, je verrai... Eh! monseigneur, je n'ai pas de pain; et depuis quinze jours que j'attends le moment de parler à votre grandeur, je serois mort de misere sans un soldat de la garde mon vieux camarade, qui a partagé avec moi sa paie. C'est fort bien à ce soldat, répondit le visir : comment donc! cela est touchant; j'en rendrai compte au roi. Revenez me voir; vous savez que je vous aime... En disant ces mots, il lui tourna le dos. Békir revint le lendemain, et trouva sa porte fermée. Au désespoir, il sortit du palais et de la ville, résolu de n'y rentrer de ses jours.

Il se laissa tomber au pied d'un ar-[illegible] sur le bord du fleuve Zenderou : là, il réfléchit à l'ingratitude des visirs, à tous les malheurs qu'il avoit éprouvés, à ceux qui le menaçoient encore;

et, ne pouvant plus soutenir ces tristes idées, il se leve pour se précipiter dans le fleuve... Mais il se sent embrasser par un mendiant qui baignoit son visage de pleurs, et s'écrioit en sanglottant : C'est mon frere, c'est mon frere Békir! Békir regarde; il reconnoît Mesrou.

Tout homme a du plaisir, sans doute, à retrouver un frere qu'il a perdu depuis long-temps : mais un malheureux, sans ressource, sans ami, qui va finir ses jours de désespoir, croit voir un ange du ciel en retrouvant un frere qu'il aime. C'est le sentiment qu'éprouverent à la fois Békir et Mesrou : ils se pressent mutuellement contre leur poitrine ; ils confondent leurs larmes ; et, après les premiers moments donnés à la tendresse, ils se regardent avec des yeux surpris et affligés. Tu es donc aussi malheureux? s'écria Békir. Voici,

lui répondit Mesrou, le premier instant de bonheur dont j'ai joui depuis que nous nous sommes quittés. A ces mots les deux infortunés s'embrassent encore ; ils s'appuient l'un contre l'autre ; et Mesrou, assis près de Békir, commença ainsi son histoire :

Tu te souviens de ce jour fatal où nous allâmes chez Alzim. Ce perfide génie me dit que je pourrois trouver à la cour ce Bathmendi que nous desirions tant de rencontrer. Je suivis son funeste conseil, et j'arrivai bientôt à Ispahan. Je fis connoissance avec une jeune esclave qui appartenoit à la maîtresse du premier secrétaire du grand visir. Cette esclave m'aima, et me fit connoître de sa maîtresse, qui, me trouvant plus jeune et mieux fait que son amant, me logea chez elle en me faisant passer pour son petit frere. Bientôt le petit frere fut présenté au visir :

quelques jours après, il obtint un emploi dans le palais.

Je n'avois plus qu'à me laisser aller, et me souvenir sur-tout du chemin qui m'avoit mené où j'étois. Je ne quittai point ce chemin; et comme la sultane mere étoit vieille, laide et toute-puissante, je ne manquai pas de lui faire assidument ma cour. Elle me distingua, et me prit dans une amitié aussi intime que l'avoit été celle de l'esclave et de sa maîtresse. Dès ce moment, les honneurs, les richesses commencerent à pleuvoir sur moi. La sultane me faisoit donner par le sophi tout l'argent du trésor, toute les dignités de l'état. Le monarque lui-même me témoigna de l'affection : il aimoit à causer avec moi, parceque je le flattois avec adresse, et que je lui conseillois toujours ce qu'il avoit envie de faire. C'étoit le moyen de lui faire faire bien-

tôt ce que je voudrois : cela ne manqua point d'arriver. Au bout de trois ans, je me vis à la fois premier ministre, favori du roi, amant de sa mere, maître de nommer et de déplacer les visirs, décidant toût par mon crédit, et recevant tous les matins les grands de l'empire, qui venoient attendre mon réveil pour obtenir de moi un sourire de protection.

Au milieu de ma gloire et de ma fortüne, je m'étonnois de ne point rencontrer ce Bathmendi que je cherchois. Rien ne me manque, me disois-je ; pourquoi Bathmendi me manque-t-il? Cette idée et la gêne affreuse où je passois ma vie empoisonnoient tous mes plaisirs. Plus la sultane vieillissoit, plus elle devenoit exigeante, et plus ma reconnoissance devenoit pénible ; la tendresse qu'elle avoit pour moi faisoit mon supplice. C'étoient des emporte-

ments, des éclats, des reproches d'ingratitude, et puis des larmes, et puis des caresses cent fois pires que les fureurs. D'un autre côté, ma place me donnoit mille courtisans ennuyeux, et cent mille ennemis puissants. A chaque grace que j'accordois, une seule bouche me remercioit à peine, et mille me maudissoient. Les généraux que je plaçois étoient battus, et l'on s'en prenoit à moi. Le bien que faisoit le roi n'appartenoit qu'à lui ; mais tout le mal étoit à moi seul. Le peuple me détestoit, toute la cour m'abhorroit; cent libelles me déchiroient ; mon maître me boudoit souvent; la sultane mere m'excédoit toujours, et Bathmendi sembloit s'être éloigné de moi pour jamais.

La passion du roi pour une jeune Mingrélienne est venue mettre le comble à mon infortune. Toute la cour

s'est tournée de ce côté, dans l'espérance que la maîtresse chasseroit le ministre. J'ai paré le coup en me liant avec la Mingrélienne, et en flattant l'amour du roi. Mais cet amour est devenu si violent, que le monarque, décidé à épouser sa maîtresse, m'a demandé mon avis. J'ai tergiversé quelques jours. La sultane mere, qui a craint de perdre son crédit en voyant marier son fils, est venue me déclarer que, si je ne rompois pas cet hymen, elle me feroit assassiner le jour même de la cérémonie. Une heure après, la Mingrélienne est venue me jurer que, si je ne la faisois pas épouser par le roi dès le lendemain, je serois étranglé le jour d'après. Ma position étoit embarrassante : il falloit choisir du poignard, du cordon, ou de la fuite ; j'ai pris ce dernier parti. Je me suis déguisé, comme tu vois, et me suis échappé

du palais avec quelques diamants dans mes poches, qui me feront vivre avec toi dans un coin de l'Indoustan, loin des sultanes meres, des Mingréliennes et de la cour.

Après ce récit, Békir raconta ses aventures à Mesrou ; ils convinrent tous deux qu'ils auroient aussi bien fait de ne pas courir le monde, et que le plus sage parti étoit de retourner dans le Kousistan, auprès de leur frere Taï, où les diamants de Mesrou leur procureroient une vie douce et aisée. Après cette résolution, ils se mirent en route, et marcherent pendant plusieurs jours sans aventure.

Comme ils traversoient la province du Farsistan, ils arriverent vers le soir à un petit village où ils comptoient passer la nuit. C'étoit un jour de fête : en entrant dans le village, ils virent plusieurs enfants de paysans qui reve-

noient de la promenade, conduits par une espece de magister mal vêtu, marchant la tête basse, et ayant l'air de rêver tristement. Les deux freres s'approchent de ce magister, le regardent, le considerent... Quelle est leur surprise! c'est Sadder, c'est leur frere Sadder qu'ils embrassent.

Eh quoi! mon ami, lui dit Békir, c'est ainsi qu'on récompense le génie! Tu vois, lui répondit Sadder, qu'on le traite à-peu-près comme la valeur. Mais la philosophie y trouve un grand sujet de réflexions, et cela console beaucoup. En parlant ainsi, il fit rentrer tous ses enfants chez leurs peres, conduisit Békir et Mesrou dans sa petite cabane, leur apprêta lui-même un peu de riz pour leur soupé; et après s'être fait raconter leurs histoires, il leur dit la sienne en ces mots:

Le génie Alzim, que je soupçonne

beaucoup d'aimer le mal d'autrui, me conseilla de chercher cet introuvable Bathmendi dans la grande ville d'Agra, parmi les beaux esprits et les belles dames. J'arrivai dans Agra; et, avant de me répandre dans le monde, je voulus m'annoncer par un ouvrage d'éclat. Au bout d'un mois mon ouvrage parut: c'étoit un cours complet de toutes les sciences humaines, en un petit volume in-18 de 60 pages, divisé par chapitres. Chaque chapitre étoit un conte; et chaque conte apprenoit parfaitement une science.

Mon livre eut un succès prodigieux. Quelques journaux le critiquerent, et dirent qu'il y avoit des longueurs: mais tout le beau monde l'acheta, et je me consolai des critiques. Mon livre et moi nous devînmes à la mode; on me rechercha, on m'invita dans toutes les sociétés qui se piquoient d'avoir un

peu d'esprit : tout ce que je faisois étoit charmant; on ne parloit que de moi, on ne desiroit que moi; et la sultane favorite m'écrivit de sa main un billet sans orthographe, pour me prier de venir à la cour.

Courage! me disois-je, Alzim ne m'a pas trompé; ma gloire est au comble : je vais à la cour; je m'y soutiendrai par des moyens plus sûrs que ceux de l'intrigue, je plairai, je séduirai, je trouverai Bathmendi.

Je fus parfaitement accueilli dans le palais du grand Mogol : la sultane favorite se déclara hautement ma protectrice, me présenta à l'empereur, me commanda des vers, me donna des pensions, m'admit à ses petits soupés, et me jura cent fois le jour une amitié à toute épreuve. De mon côté, je me livrai à la reconnoissance avec toute la vivacité de mon cœur; je me

promis de consacrer mes jours à chanter, à célébrer ma bienfaitrice, et je fis un poème en son honneur, où le soleil n'étoit qu'un faux brillant près de ses yeux, où l'ivoire, le corail, les perles du golfe persique n'avoient plus d'éclat auprès de son visage, de sa bouche et de ses dents. Ces louanges fines et délicates acheverent de m'assurer pour jamais son appui.

Je croyois toucher au moment de rencontrer Bathmendi, quand ma protectrice se brouilla avec le visir pour un gouvernement de province que celui-ci refusa au fils du confiseur de la favorite. La sultane, outrée de l'audace, demanda à l'empereur l'exil de l'insolent ministre; mais l'empereur aimoit son visir, et refusa la favorite. Alors il fallut établir une intrigue en regle pour perdre le visir soutenu. Je fus du complot, et je reçus l'ordre de composer

contre le ministre une satire sanglante, et de la répandre dans le public. La satire fut bientôt faite; cela n'est pas difficile : elle étoit même bonne; ce qui est encore aisé: elle fut lue avec avidité; ce qui est immanquable.

Le visir sut bientôt que j'en étois l'auteur : il va trouver la favorite, lui porte le brevet qu'il avoit d'abord refusé, une ordonnance de cent mille dariques sur le trésor royal, et ne lui demande pour récompense que la permission de me faire mourir dans un cul de basse fosse. C'est une misere, lui répondit la favorite, et je suis trop heureuse de pouvoir faire quelque chose qui vous soit agréable. Je vais, si vous voulez, envoyer chercher tout à l'heure cet insolent qui a osé vous insulter malgré mes défenses expresses, et je le remettrai dans vos mains. Heureusement un esclave de la favorite, qui étoit pré-

sent, vint me raconter cette conversation : je n'eus que le temps de me sauver.

Depuis cette époque, j'ai parcouru tout l'Indoustan, gagnant à peine ma vie à écrire des romans, à faire des vers, à travailler pour des libraires qui me fripponnoient, et qui, plus difficiles pour mon talent que pour leur conscience, me disoient encore que mon style n'étoit pas assez pur. Tant que j'avois eu de l'argent, mes ouvrages avoient été des chefs-d'œuvre; sitôt que je fus dans la misere, je ne fis plus que des sottises. Enfin, dégoûté d'instruire l'univers, j'ai mieux aimé apprendre à lire à des paysans; et je me suis fait magister dans ce petit village, où je mange du pain noir, et où je n'espere pas voir arriver Bathmendi.

Il ne tient qu'à toi de le quitter, lui dit Mesrou, et de retourner avec nous

dans le Kousistan, où quelques diamants que j'emporte nous assurent une existence douce et tranquille. Il n'eut pas de peine à déterminer Sadder. Dès le lendemain les trois freres sortirent avant le jour du village, et prirent la route du Kousistan.

Ils étoient à leur derniere journée, et près d'arriver à la petite maison de Taï. Cette idée les consoloit; mais leur espoir étoit mêlé de crainte. Trouverons-nous notre frere? nous l'avons laissé bien pauvre; il n'aura pas rencontré Bathmendi, puisqu'il n'a pas pu le chercher. Mes chers amis, leur dit Sadder, j'ai beaucoup réfléchi à ce Bathmendi dont Alzim nous a parlé: franchement, je crois que le génie s'est moqué de nous. Bathmendi n'existe point et n'a jamais existé: car, puisque mon frere Békir ne l'a pas rencontré dans le temps qu'il commandoit la

moitié de l'armée persane ; puisque Mesrou n'en a pas entendu parler lorsqu'il étoit le favori du grand roi ; puisque moi-même je n'ai pu deviner seulement ce que c'étoit dans le moment où j'étois comblé des faveurs de la gloire et de la fortune ; il est clair que Bathmendi est un être imaginaire, une illusion, une chimere après laquelle tous les hommes courent, parcequ'ils aiment les chimeres et à courir.

Il en étoit là et alloit prouver que Bathmendi n'habitoit point dans le monde, lorsqu'une troupe de voleurs sort des rochers qui bordoient le chemin, environne les trois voyageurs et leur commande de se dépouiller. Békir voulut résister, mais il fut désarmé ; et quatre de ces messieurs, lui tenant le poignard sur le cœur, le déshabillerent, tandis que leurs camarades en faisoient autant à Mesrou et à Sadder.

19.

Après cette cérémonie, qui fut l'affaire d'un instant, le chef des brigands leur souhaita bon voyage, et les laissa tous trois, nus comme des vers, au milieu du grand chemin.

Ceci vient à l'appui de ma proposition, dit Sadder en regardant ses freres. Ah ! les lâches ! s'écrioit Békir, ils m'ont arraché mon épée. Eh ! mes pauvres dimants ! répondoit Mesrou en pleurant.

Il faisoit nuit; les trois infortunés se presserent de gagner la maison de leur frere. Ils y arriverent; et la vue de cette maison fit couler leurs larmes. Ils s'arrêterent à la porte; ils n'osoient frapper : toutes leurs frayeurs, toutes leurs incertitudes recommencerent. Tandis qu'ils balançoient, Békir roula une grosse pierre, monta dessus ; et trouvant une fente dans le contrevent de la fenêtre, il regarde : il apperçoit

dans une chambre propre et simplement meublée son frere Taï à table, au milieu de dix-sept enfants qui mangeoient, rioient et babilloient à la fois. Taï avoit à sa droite sa femme Amine, qui coupoit les morceaux de son dernier fils; et à sa gauche étoit un petit vieillard d'une physionomie douce et gaie qui versoit à boire à Taï. Békir, à ce spectacle, se précipite dans les bras de ses freres, et frappe à la porte de toutes ses forces. Un valet vient ouvrir; il jette des cris de frayeur en voyant trois hommes tout nus. Taï accourt, on lui saute au cou, on l'appelle mon frere, on le baigne de pleurs. Il est troublé d'abord; mais bientôt il reconnoît Békir, Mesrou, Sadder; il les serre dans ses bras, il ne peut suffire à leurs embrassements. Tous les enfants accourent à ce spectacle : Amine vient, mais elle se retire avec ses

filles à l'aspect des trois freres nus. Il n'y eut que le petit vieillard qui ne quitta point la table.

Taï donne des habits à ses freres, les présente à sa femme, et leur fait baiser ses enfants. Hélas! lui dit Békir attendri, ton heureux sort nous console de tout ce que nous avons souffert. Depuis l'instant de notre séparation, notre vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, et nous n'avons seulement pas entrevu ce Bathmendi après lequel nous avons tous couru. Je le crois bien, dit alors le petit vieillard qui demeuroit toujours à table; je n'ai pas bougé d'ici. Comment! s'écria Mesrou, vous êtes... Je suis Bathmendi, reprit le vieillard : il est tout simple que vous ne me reconnoissiez pas, puisque vous ne m'avez jamais vu; mais demandez à Taï, demandez à la bonne Amine, et à tous ces petits enfants, il

n'en est pas un qui ne sache mon nom. Il y a quinze ans que je demeure avec eux ; je suis ici comme chez moi : je n'en ai sorti qu'un seul jour, ce fut celui où Amine perdit son pere ; mais je revins, et je me suis bien promis de ne plus m'éloigner d'un seul pas. Il ne tiendra qu'à vous, messieurs les aventuriers, de faire connoissance avec moi : si cela vous fait plaisir, j'en serai fort aise ; si vous ne vous en souciez pas, je m'en passerai. Je ne suis pas gênant ; je me tiens dans mon coin, ne dispute jamais, et déteste le bruit. Les trois freres, qui ne se lassoient point de considérer le petit vieillard, voulurent l'embrasser. Oh ! doucement, leur dit-il, je n'aime point tous ces grands mouvements ; je suis délicat, et dès qu'on me serre, j'étouffe. D'ailleurs il faut être amis avant de se caresser. Si vous voulez que nous le

devenions, ne vous occupez pas trop de moi. Je fais plus de cas de la liberté que de la politesse, et tout ce qui n'est pas modéré m'est antipathique. En disant ces mots, il se leva, baisa chaque enfant sur le front, fit un petit salut aux trois freres, un sourire à Amine et à Taï, et il alla les attendre dans leur chambre à coucher.

Taï se remit à table avec ses freres, et leur fit préparer des lits. Le lendemain il leur montra ses champs, ses troupeaux, ses attelages, et leur détailla tous les plaisirs dont il jouissoit. Békir voulut labourer le jour même; aussi fut-il le premier qui devint l'ami de Bathmendi. Mesrou, qui avoit été premier ministre, fut premier berger de la fermé; et le poète se chargea d'aller vendre à la ville le blé, la laine, le lait que l'on envoyoit au marché: son éloquence attiroit les chalands, et il

étoit aussi utile que les autres. Au bout de six mois Bathmendi se plut avec eux, et leurs jours nombreux et tranquilles coulerent doucement au sein du bonheur.

Il est inutile de dire que BATHMENDI en persan signifie le BONHEUR.

FIN

OUVRAGES

DE M. DE FLORIAN.

Galatée, in-18.

Les six Nouvelles, in-18.

Théâtre, 2 vol. in-18,

Contenant : Les deux Billets,
Le bon Ménage,
Le bon Pere,
Les Jumeaux de Bergame,
Jeannot et Colin,
Héro et Léandre,
Le Baiser,
Blanche et Vermeille.

Galatée, } in-8°.
Les six Nouvelles, }

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le garde des sceaux, les ŒUVRES DE M. LE CHEVALIER DE FLORIAN, et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 15 octobre 1783.

SUARD.

PRIVILEGE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux conseillers, les gens tenant nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs lieutenants-civils, et autres nos jufticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le sieur chevalier DE FLORIAN Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au public SES ŒUVRES, s'il Nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis et permettons de faire imprimer lesdits ouvrages autant de fois que bon lui semblera, et de les vendre, faire vendre par tout notre royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilege, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la

contiendra sera enregistré à la chambre syndicale de Paris, à peine de nullité tant du privilege que de la cession: et alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilege sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV et V de l'arrêt du conseil du trente août 1777, portant réglement sur la durée des privileges en librairie. FAISONS défenses à tous imprimeurs, libraires, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ou contrefaire lesdits ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'arrêt du conseil du trente août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans notre royaume et non ailleurs, en beau papier et beau caractere, conformément au réglement de la librairie, à peine de déchéance du présent privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits ouvrages sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher

et féal chevalier garde des sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMÉNIL, commandeur de nos ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très cher et féal chevalier chancelier de France le sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit expofant et ses hoirs pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers-secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre huissier sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de haro, charte normande, et lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le vingt-neuvieme jour d'octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-trois, et de notre regne le dixieme. Par le Roi en son conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le registre XXI de la chambre royale & syndicale des libraires et imprimeurs de Paris, N°. 3044, fol. 971, conformément aux dispositions énoncées dans le préfent privilege; et à la charge de remettre à ladite chambre les huit exemplaires prefcrits par l'article CVIII du réglement de 1723. A Paris, ce 11 novembre 1783.

LECLERC, Syndic.